

LE DEVOIR

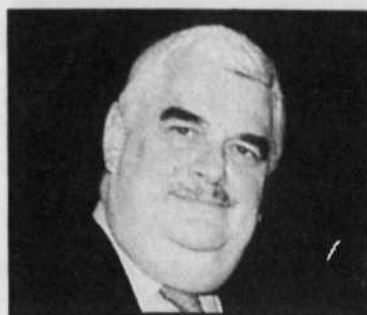
Arts et culture

PRIX DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

**Véronique Lacroix**

« C'est la joie ! » Quelques heures à peine après que l'Ensemble contemporain de Montréal eut reçu le Grand Prix 2002 du Conseil des arts de Montréal pour l'événement Cage en liberté, concert et musicircus, Véronique Lacroix est toujours au septième ciel.

Page 3

**Maurice Forget**

Dans la nouvelle ville, le Conseil des arts de Montréal a vu sa réalité légèrement transformée. Pour le président du Conseil, l'essentiel demeure toutefois : soutenir la création artistique, avec argent et autonomie à l'appui.

Page 9

Premier Conseil



Soutenir 230 compagnies en danse, théâtre, musique, arts visuels, arts médiatiques, arts multidisciplinaires, littérature et vidéo

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR ET ACREQ

De la rue Viger à la rue Saint-Urbain, la distance n'est pas bien grande. Avec le temps, elle devient toutefois énorme. Il est loin le temps où Léon Z. Patenaude assumait la présidence de l'organisme. Alors, pour reprendre ses propos, le Conseil des arts de Montréal subventionnait bien les organismes culturels, mais d'abord ceux qui permettaient aux gens de bien se vêtir pour les sorties car ne fallait-il point, disait-il, augmenter par la présentation de spectacles les revenus de la taxe de vente, source de laquelle découlaient les fonds qui alimentaient le programme de fonctionnement de l'organisme ?

Aujourd'hui, l'institution, devenue à nouveau, après les fusions, le Conseil des arts de Montréal, succédant au CACUM (Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal), a depuis un moment démenagé ses pénates sur la rue Saint-Urbain, dans cet édifice conçu par l'architecte Cormier pour l'École d'architecture d'alors. Cela a-t-il eu une incidence sur la teneur des propos qui précisent l'orientation de l'organisme ? C'est à voir. Toujours est-il que, pour l'actuelle directrice, Danielle Sauvage, « la mission du CAM est de soutenir l'excellence dans la création, la production et la diffusion artistiques professionnelles. Nous appuyons 230 compagnies de danse, théâtre, musique, arts visuels, arts médiatiques, arts multidisciplinaires, littérature et vidéo ». Un tel appui se fait avec un regard jeté davantage sur l'excellence des productions que sur les lieux ou la tenue vestimentaire de ceux qui y assistent.

Montréal peut se féliciter d'abriter en son sein un tel Conseil. Il a été le premier de cette nature à être établi au Canada, avant celui d'Ottawa et bien avant que Québec ne mette sur pied le CALQ, le

Conseil des arts et lettres du Québec. Pourtant, à budgets comparés, la différence entre ces organismes est grande, l'organisme montréalais fonctionnant cette année avec un maigre budget totalisant neuf millions de dollars, ce qui inclut tant les sommes allant aux programmes de subventions qu'à ceux des tournées, ainsi que les budgets de fonctionnement ou d'administration : qui nous dit qu'un jour on ne demandera pas au CAM de déménager dans des locaux plus modestes, sous prétexte d'augmenter indirectement les programmes de subventions, trouvant ainsi moyen de pas investir plus ?

Aide première

Le rôle du CAM dans l'établissement du paysage culturel de Montréal a pourtant été bien réel : plus d'un organisme a pu compter sur son aide au moment de son démarrage. Aussi, quand l'actuelle administration municipale met de l'avant une politique de développement de la ville s'appuyant entre autres sur le secteur culturel, il y aurait donc motif de réjouissance. Cette volonté politique est cependant contrée par des besoins réels qui dépassent de loin la dernière augmentation accordée. Comme l'indique le président de l'organisme, Maurice Forget, « les 350 000 \$ obtenus représentent seulement 20 % de ce qui nous avait été promis dans le cadre du Sommet de Montréal. Nous parlions alors d'un budget total de 10 millions de dollars. Actuellement nous atteignons à peine les 9,05 millions. C'est bien peu, compte tenu du fait que nos besoins réels sont estimés à 16 millions de dollars ».

Pourtant, comme le disait M. Forget lors de son allocution prononcée à l'occasion de la remise lundi dernier des prix du Conseil,

« Montréal est un incubateur, un lieu d'accueil pour les artistes émergents. Savez-vous que Montréal est, après Rotterdam et Barcelone, la troisième ville au monde où les arts médiatiques se développent de façon aussi spectaculaire ? Et y a-t-il une autre ville au pays qui aurait pu accueillir avec autant de ferveur la naissance d'un festival comme Montréal/Nouvelles Musiques, qui a eu lieu il y a quelques semaines ? Et les salles étaient pleines ! »

Et quoi de mieux aussi pour décrire l'orientation du Conseil et la nature des œuvres qu'il veut soutenir que de rappeler que le grand gagnant pour 2002 a été l'Ensemble contemporain de Montréal, pour un événement de création pure comme l'a été ce *Cage en liberté* présenté à l'automne dernier !

Aussi, pour garantir son autonomie et assumer le mandat qu'il s'est donné — soutenir la création sous toutes ses formes —, le Conseil va plus loin dans ses demandes que la seule obtention d'une autonomie financière. Il veut devenir un organisme indépendant, non soumis au pouvoir politique (qui peut d'une élection à l'autre « repenser » les priorités montréalaises), mais toujours régi par les critères qui ont fait qu'au cours des années, les gens d'art et de culture l'ont soutenu. Avec l'approbation du public d'ailleurs.

Il semblerait que la demande soit légitime, quand on est un « vieux » conseil. Que nul ne décrie d'ailleurs. Montréal, qui se veut une métropole culturelle à l'échelle internationale, a vraiment besoin d'un organisme capable de soutenir les initiatives locales.

Normand Thériault

Conseil des arts de Montréal

Orientations et programmes

Page 2

Lauréats 2002Théâtre:
Coups de théâtre

Page 4

Danse:
Danse-Cité

Page 5

Arts médiatiques:
ACREQ

Page 6

Cinéma:
RIDM

Page 7

Arts visuels:
Quartier éphémère

Page 8

Littérature:
Mœbius

Page 8

Hommage aux finalistes du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, qui participent à l'expression de notre culture et nous font partager leur énergie créatrice.

Culture et Communications
Québec

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

Direction générale

Donner accès à l'excellence

Les subventions du Conseil ne comptent que pour 4 % du budget général des compagnies subventionnées

Depuis les fusions municipales, le Conseil des arts de Montréal procède à une transformation en profondeur pour éviter les dédoublements des services de développement culturel. Mais cela n'est pas un problème majeur. Par contre, comment faire en sorte que le Conseil réponde vraiment aux besoins du milieu culturel tout en venant en aide aux divers organismes qui chaque année surgissent sur le territoire de la nouvelle ville de Montréal? Une directrice face au développement futur du premier Conseil des arts créé au Canada.

JESSICA NADEAU

Métropole culturelle du Canada, Montréal regorge de salles de spectacles, de théâtres, de musées. Avec ses nombreux festivals, qui attirent des milliers de touristes chaque année, la métropole s'est forgée une réputation artistique enviable sur la scène internationale.

Depuis sa création, en 1956, le Conseil des arts de Montréal (CAM) a joué un rôle important dans le rayonnement artistique de la métropole. Il a vu son rôle s'accroître depuis son intégration à la Communauté urbaine de Montréal en 1980. L'un de ses principes fondateurs veut qu'il soit indépendant de toute influence politique.

«La mission du CAM est de soutenir l'excellence dans la création, la production et la diffusion artistiques professionnelles. Nous appuyons 230 compagnies de danse, théâtre, musique, arts visuels, arts médiatiques, arts multidisciplinaires, littérature et vidéo», rappelle la nouvelle directrice, Danielle Sauvage.

Pour ce faire, le Conseil distribue des subventions, met sur pied des programmes de tournée qui ont conquis les publics, fait du repérage et facilite l'accès, pour les petites et moyennes compagnies, à des salles de répétition et à une aide technique. Son rôle est complémentaire à celui joué par les Conseils des arts d'Ottawa et de Québec, dont les contributions au milieu des

arts de la région métropolitaine demeurent plus importantes.

Démocratisation des arts

Devenu célèbre au fil des années, le programme Jouer dans l'île vise une plus large diffusion des arts de la scène tels que la danse, le théâtre et la musique. «À Montréal, 85 % des spectacles sont présentés au centre-ville. Nous souhaitons les rendre plus accessibles en les diffusant gratuitement ou à faible coût dans des maisons de la culture, des écoles, des églises.» Cette initiative de démocratisation des arts permet au grand public, qui n'a pas toujours les moyens d'assister à des productions de grande envergure, de s'ini-

tier aux arts de la scène ou de découvrir de nouvelles compagnies, toutes reconnues et acclamées par la critique. Jouer dans l'île offre aux spectacles une deuxième vie.

Suite au succès de Jouer dans l'île qui, depuis 1983, a permis à des milliers de citoyens d'assister gratuitement à des représentations de qualité, le Conseil des arts de Montréal a mis sur pied le programme Exposer dans l'île en 1987. Poursuivant les mêmes objectifs de diffusion des activités artistiques, ce programme de tournées consacré aux arts visuels alimente un réseau d'accueil pour les expositions itinérantes. «Grâce aux subventions du Conseil, les institutions muséologiques organisent des expositions à partir d'œuvres des collections permanentes qui circulent dans les petites galeries à l'extérieur du centre-ville.»

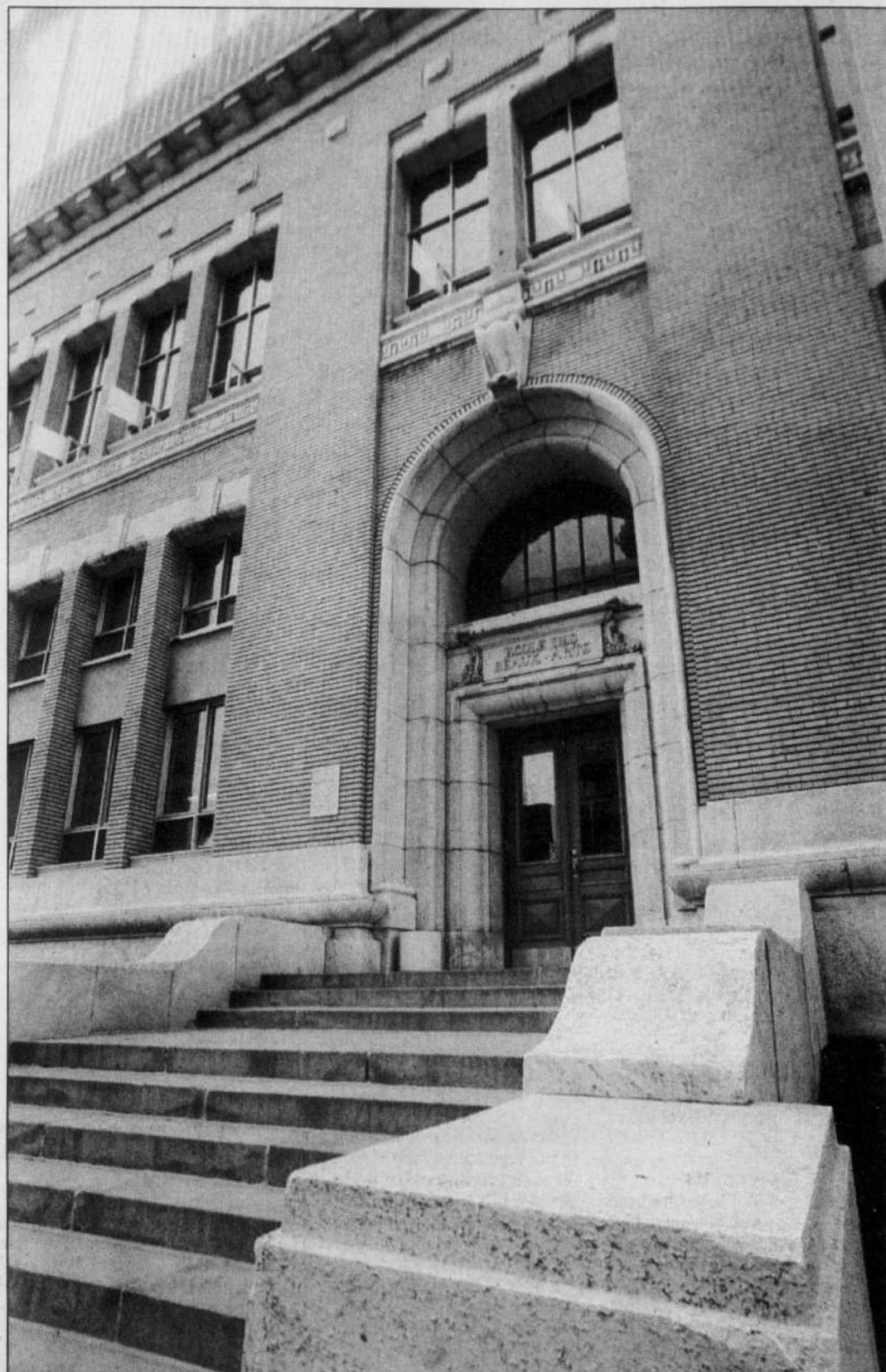
Avec Lire dans l'île, les écrivains font des lectures publiques de leurs œuvres dans des bibliothèques ou des petites salles de diffusion. Enfin, le programme Arts et communauté permet à la population d'assister aux récitals de gros ensembles tels que l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal.

Manque de budget

Gelé depuis 1991, le budget du Conseil des arts de Montréal attribué par la Ville de Montréal a enfin débloqué l'an dernier... de peu. «Nous avons reçu 350 000 \$ de plus depuis l'an dernier, ce qui nous porte à 9 millions.» La somme peut sembler considérable, mais une fois répartie entre les 230 compagnies subventionnées par le CAM, elle s'avère plus qu'insuffisante. «Les subventions que nous accordons aux compagnies ne représentent que 4 % de leurs budgets», soutient la directrice. Pour consolider les organismes présentement subventionnés et répondre aux nombreuses compagnies qui demandent des subventions, le CAM évalue les besoins à 16,5 millions de dollars.



Danielle Sauvage, directrice du Conseil des arts de Montréal.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le Conseil des arts de Montréal est logé dans l'édifice qui abritait autrefois l'École d'architecture.

Un des problèmes majeurs du Conseil des arts de Montréal est son incapacité de soutenir financièrement les nouvelles compagnies, et ce, malgré le fait que l'une de ses missions soit d'accorder une attention particulière à la relève et à de nouvelles formes d'expression. En effet, une grande partie du budget est attribuée aux grandes institutions.

Par exemple, en 2000, 28 % des subventions octroyées par le CAM ont été versées à dix institutions qui représentent 5 % des organismes subventionnés. Parallèlement, depuis les trois dernières années, 64 nouveaux organismes ont présenté des demandes de subvention et seulement 11 ont pu être accueillis.

«Chaque année, une centaine de jeunes créateurs sortent des écoles et créent leur petite compagnie. Comme nous sommes [le niveau de gou-

vernement] le plus proche d'eux, ils viennent directement à nous pour demander des subventions. Et à notre grand désespoir, nous ne pouvons pas aider la relève.»

Le CAM a tout de même une fonction de repérage et agit à titre de levier pour permettre aux compagnies de s'adresser aux niveaux supérieurs. Il offre des services regroupés et une aide pour se structurer, en plus de leur fournir des salles de répétition à des prix symboliques.

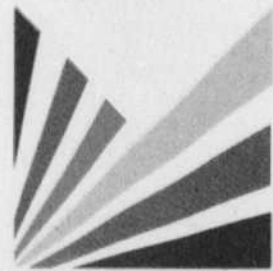
Restructuration

Depuis les fusions municipales, l'ancien CACUM procède à une transformation en profondeur de ses programmes. Le CAM tente d'éviter que des services de développement culturel ne se dédoublent et cherche de nouvelles formules de financement. «Nous

sommes présentement dans un long processus d'harmonisation et ce n'est pas très clair où nous allons, mais nous voulons rationaliser et augmenter l'efficacité du CAM.»

Le CAM explore certaines pistes, telles que des partenariats avec les différents niveaux de gouvernement — fédéral, provincial, régional, municipal — et avec des organismes reconnus comme le CRDIM. Il réfléchit aussi à une collaboration avec le secteur privé pour offrir des services de comptabilité, de promotion et publicité, ou des services légaux aux petites compagnies. «Nous pensons par exemple à encourager le mentorat, peut-être en mettant des conditions aux subventions des grandes compagnies. Vous savez, lorsqu'il n'y a pas beaucoup d'argent, il faut faire preuve d'imagination.»

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL



Félicitations à tous les finalistes du Grand Prix 2002

L'Association pour la création et la recherche électroacoustiques du Québec (ACREQ)- ELEKTRA

L'Association culturelle Quartier Éphémère

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal

Danse-Cité

La revue littéraire Mœbius

L'Ensemble contemporain de Montréal

Les Coups de théâtre 2002

Forum international des arts jeune public

Ensemble contemporain de Montréal

Véronique Lacroix
Directrice artistique
cam.qc.ca

L'ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

et sa directrice artistique fondatrice Véronique Lacroix, LAURÉATS DU GRAND PRIX 2002 DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL pour le spectacle multidisciplinaire CAGE EN LIBERTÉ,

tiennent à remercier tous les artistes et collaborateurs qui ont participé à cette folle aventure et fait de cet hommage à John Cage et à la création musicale québécoise un moment inoubliable.

LES COMPOSITEURS

Alain Beauchesne, John Cage, Yves Daoust, Jean Lesage, André Villeneuve

LES SOLISTES ET ARTISTES INVITÉS

Quatuor Bozzini, Marc Couroux, pianiste, Brigitte Poulin, pianiste, André Ristic, pianiste et compositeur, Christopher Butterfield, compositeur, Jean Derome, improvisation musicale, Jean-Pierre Gauthier, art visuel, Massimo Guerrera, performance, Sara Hanley, interprète-danseuse, Marc Hyland, compositeur, Katsumi Kimoto, peintre, Karoline Leblanc, claveciniste, Pascale Malaterre, performance multimédia, Silvio Palmieri, compositeur, Dominique Porte, interprète-danseuse, D'Arcy Gray, percussionniste.

LES MUSICIENS DE L'ECM

Sous la direction de Véronique Lacroix.

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

Sous la direction de Pierre Lachapelle, Mathieu Marcoux, assistant au montage sonore.

SES PARTENAIRES

Conservatoire de musique de Montréal
Conseil des arts et des lettres du Québec
Conseil des arts de Montréal
Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec
Emploi-Québec
Fondation Socan
Chaîne culturelle de Radio-Canada
Le Devoir et les commanditaires

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

GRAND PRIX 2002

Énergie de la création

Les grands honneurs pour la célébration de Cage par l'Ensemble contemporain de Montréal

Serge Arcuri, Marc Hyland, Isabelle Panneton, Jean Lesage, Estelle Lemire, Serge Provost et André Villeneuve, vous les connaissez? L'Ensemble contemporain de Montréal s'est donné pour mandat de faire connaître la création musicale. Pour avoir souligné avec *Cage en liberté* le 10^e anniversaire de la mort du grand compositeur américain, l'organisme voit son travail reconnu avec l'attribution du Grand Prix 2002 du Conseil des arts de Montréal.

RÉJEAN BEAUCAGE

Parmi les séries qui forment la saison de l'Ensemble contemporain de Montréal (ECM), celle des concerts thématiques place côte à côte des œuvres du répertoire et des œuvres en création. Le concert *Cage en liberté*, présenté le 14 mai 2002 à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau, appartient à cette série de concerts thématiques. L'ECM est étonnamment le seul ensemble montréalais qui ait pensé à souligner le 10^e anniversaire de la disparition, survenue le 12 août 1992, du grand révolutionnaire musical américain John Cage.

Le compositeur est à l'origine du piano préparé, de l'utilisation du tourne-disque comme instrument de musique, et sa pièce la plus connue, *4'33"*, s'interprète en ne produisant aucun son. Mais ces arbres-là cachent trop souvent une impressionnante forêt d'œuvres riches et variées, écrites par un homme curieux et soucieux de renouveler les façons d'appréhender tant la musique elle-même que les façons de la présenter. C'est ainsi qu'en 1967, à l'université de l'Illinois, il organise le premier «musicircus», un événement durant lequel plusieurs participants présentent simultanément et indépendamment des œuvres (musicales, picturales ou autres) à un public qui débambule à travers elles. Évidemment, les différentes œuvres présentes interfèrent les unes avec les autres et le public, au gré de sa visite, participe au hasard des créations spontanées.

Musicircus

L'ECM a choisi de rendre hommage à Cage en présentant dans la même soirée trois mini-concerts entrecoupés de musicircus. On a ainsi pu entendre dans un premier temps *Quatuor à cordes II*, de Jean Lesage, interprété par le Quatuor Bozzini, et les *Sonates et Intertudes pour piano préparé* de Cage, interprétés brillamment par Brigitte Poulin. Le deuxième mini-concert était particulier en ce sens que le compositeur Alain Beauchesne y présentait son œuvre, *L'heure de s'enivrer*, interprétée par l'ECM et Véronique Lacroix, en superposition à trois autres œuvres de John Cage, soit *Concert for piano*, interprétée par Marc Couroux, *Indeterminacy*, une lecture de textes par Christopher Butterfield, et *Fontana Mix*, une réalisation électronique interprétée par Yves Daoust assisté de Mathieu Marcoux et d'un membre de l'assistance.

John Cage présentait fréquemment certaines de ses œuvres en simultanéité, comme il le fit par exemple lors de son passage à Montréal en 1961 pour la Semaine

internationale de musique actuelle organisée par Pierre Mercure; le public put alors assister à la création de *Atlas Eclipticalis* pour orchestre de chambre amplifié et modifié électriquement, jouée simultanément à *Winter Music*, pour piano(s). Le troisième mini-concert de la soirée faisait entendre *Harmonia-Geometria-Nostalgia*, d'André Villeneuve, interprétée par l'ECM sous la direction de Véronique Lacroix et *Fourteen*, de John Cage interprétée au piano à archet par André Ristic.

Performances

Entre chacun des programmes, le public était accueilli à l'extérieur de la salle de concert par le musicircus, un capharnaüm d'expressions artistiques débridées où se croisaient sur deux étages les productions de Marc Hyland et Silvio Palmieri (installations sonores), Christopher Butterfield (musique interprétée au clavecin par Karoline Leblanc), Massimo Guerrera (performance sur le thème du silence), André Ristic (composition pour téléphones cellulaires), Jean-Pierre Gauthier (sculptures sonores), Jean Derome (improvisation sur divers instruments), Katsumi Kimoto (peinture en direct), Pascale Malaterre (performance multimédia), Dominique Porte et Sara Hanley (danseuses). L'atmosphère de douce anarchie qui émanait de cette cour des miracles postmoderne valait à elle seule le déplacement!

Le dimanche 24 novembre, lors du gala de remise des prix Opus du Conseil québécois de la musique, l'Ensemble contemporain de Montréal et sa directrice artistique Véronique Lacroix voyaient leurs succès récompensés par le prix décerné à l'Événement musical de l'année pour la folle soirée *Cage en liberté*. Cette semaine, c'était au tour du Conseil des arts de Montréal de lui attribuer son Grand Prix.

Une directrice engagée

Le moins que l'on puisse dire est que la directrice artistique de l'ECM, Véronique Lacroix, aime les défis. À la veille de sortir du Conservatoire de musique du Québec, en 1987, elle fonde l'ECM et le dote d'un mandat clair:

- participer à la formation des jeunes compositeurs;
- inciter les jeunes interprètes professionnels à aborder le répertoire contemporain et la création;
- stimuler la création musicale en interprétant des œuvres commandées à de jeunes compositeurs québécois;
- donner à ces créateurs une visibilité, mais aussi des structures variées pour explorer et approfondir leur art;
- promouvoir la création musicale contemporaine auprès d'un large public.

C'est peut-être alors qu'elle était flûtiste au sein de l'Orchestre national des jeunes du Canada ou lorsqu'elle dirigeait l'Orchestre symphonique des jeunes de Chicoutimi que Véronique Lacroix a décidé de miser sur l'énergie propre aux ensembles de jeunes musiciens et de promouvoir l'activité des jeunes compositeurs. Quoi qu'il en soit, en 1994, l'ECM faisait paraître son premier disque, intitulé *Fin de siècle*, qui permettait au public de découvrir des œuvres de Serge Arcuri, Marc Hyland, Isabelle Panneton, Jean Lesage, Estelle Lemire, Serge Provost et André Villeneuve.

Nouveaux territoires

Le sixième disque de l'ECM, paru tout récemment chez ATMA, s'intitule *Nouveaux Territoires 2* et démontre bien le flair exceptionnel de Véronique Lacroix. Les œuvres sont celles qui figuraient au programme du concert *Unions libres*, que l'ECM donnait à Québec et à Montréal en 2000. L'œuvre d'André Ristic, *Catalogue de bombes occidentales*, s'est mérité le prix Jules-Léger cette même année-là, tandis que Yannick Plamondon, le compositeur de *Post* sur ce disque, a reçu le même prix en 2002.

Sean Ferguson, qui propose sur ce disque *Apocryphal Graffiti*, recevait quant à lui en 2002 une commande conjointe de Radio-Canada et Radio-France pour une œuvre orchestrale qui fut créée au festival Présences en février à Paris, et à Montréal /Nouvelles Musiques en mars. Michael Oesterle, dont une œuvre figurait au même programme mais n'est pas sur le disque pour des raisons techniques, était nommé en mars 2001 compositeur en résidence à l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal.



Véronique Lacroix dirigeant l'Ensemble contemporain de Montréal.

SOURCE ECM

« Aller plus loin, plus fort et mieux! » — Véronique Lacroix

«C'est la joie!» Quelques heures à peine après que l'ECM ait reçu le Grand Prix 2002 du Conseil des arts de Montréal pour l'événement *Cage en liberté*, concert et musicircus, Véronique Lacroix est toujours au septième ciel. «C'est certain que, pour moi, c'est la reconnaissance de 15 années de travail. C'est quand même l'un des prix les plus prestigieux que l'on puisse recevoir dans notre discipline à Montréal! Bien sûr, il couronne un événement en particulier, mais je pense que ça souligne aussi la contribution de l'organisme au milieu de la création.» D'autant plus, en effet, que la soirée en hommage à John Cage constituait pratiquement une synthèse des différentes approches adoptées par l'ECM au cours de son histoire. La directrice artistique acquiesce: «Cette soirée s'inscrivait dans notre tradition de concerts thématiques et ce Grand Prix vient confirmer tout le travail, la foi, la vision, tout ce qu'on a mis dans l'ECM depuis le début. Déjà

en 1987, lors de notre premier concert, nous interprétions une sérénade de Mozart et une création d'Anthony Rozanovic qui utilisait la même instrumentation, l'idée étant d'aller chercher l'auditeur et de lui présenter une œuvre qu'il connaît et une autre qu'il ne connaît pas, en espérant qu'il nous donnera la chance de lui prouver qu'elle vaut aussi la peine d'être écoutée. On a par la suite développé une habitude de rencontres extraordinaires entre, d'abord, le répertoire, la création musicale d'ici et le public, puis entre la musique et d'autres disciplines artistiques, et, année après année, le travail de dissémination de la création porte ses fruits!»

Unions libres à venir

Le coup de chapeau du CAM vient à point, alors que l'ECM s'apprête à présenter au public, le 6 mai prochain à la salle Pierre-Mercure, le concert thématique de sa saison 2002-2003. Intitulé *Unions libres II*, il reprend

d'ailleurs des éléments qui ont contribué au succès de la soirée *Cage en liberté*. Véronique Lacroix s'enflamme à l'approche de cette nouvelle aventure.

«Le projet *Cage* était dérivé de notre expérience de 2000, avec *Unions libres*, où la musique se mêlait au cinéma, à la danse, à la peinture et à la poésie. Cette fois, *Unions libres II* s'inspire du projet *Cage* avec le prélude au concert. Comme dans un concert rock avec une première partie, on invite les gens à se présenter à 18h30 pour entendre *Six Pianos* de Steve Reich avec une projection du vidéaste Yan Breuleux et une création de l'électroacousticien Louis Dufort, un peu un remix de la pièce de Reich, également accompagnée visuellement par Yan Breuleux. Pour le concert, ce sont les mêmes compositeurs qui participaient à *Unions libres* en 2000, encore une fois en collaboration avec un autre artiste de leur choix: Michael Oesterle avec la peintre Christine Unger, André Ristic avec le VJ Frédéric

Saint-Hilaire, Yannick Plamondon avec le cinéaste Justin Antipka et Sean Ferguson avec l'écrivaine Nathalie Mamas. Pour le moment, je n'ai encore vu que des esquisses de tout ça, mais c'est ça la création! Je «compose» la soirée comme *Cage* composait souvent ses œuvres, soit en offrant une structure dans laquelle les artistes sont invités à évoluer librement. Le merveilleux comme l'effrayant avec l'ECM, c'est qu'il s'agit vraiment d'une aventure; on stimule les compositeurs à se dépasser, mais pour ça, on doit être prêt à se dépasser aussi, et à en accepter les risques. C'est pourquoi ce prix-là est extrêmement significatif à nos yeux.»

Et on a des projets pour les 25 000 \$ qui accompagnent le prix? «On n'y a pas vraiment pensé, parce que l'on ne voulait pas créer inutilement des attentes. Dans tous les cas, il est clair que ça nous servira à soutenir la création; ça nous permettra d'aller plus loin, plus fort et mieux!»

R. B.

SMCQ

Société de musique contemporaine du Québec
Walter Boudreau, directeur artistique

La Société de musique contemporaine du Québec tient à féliciter chaleureusement les finalistes du Grand Prix annuel du Conseil des arts de Montréal et particulièrement l'ACREQ et l'ECM, partenaires lors de la première édition du festival international Montréal/Nouvelles Musiques!

Unions Libres II

des alliances

explosives

MUSIQUE
PEINTURE
THÉÂTRE
CINÉMA
VIDÉO

6 mai 2003 18h30

entracte bouffe illustrée

Ensemble
contemporain
de Montréal

Véronique Lacroix

10 créateurs
pour 5 œuvres multiformes
et une œuvre de Steve Reich

Véronique Lacroix, chef
ECM, 15 musiciens
6 pianistes
artistes invités

Centre Pierre-Péladeau

Salle Pierre-Mercure

Montréal
innove...
crée...
rayonne...

La vitalité de notre métropole culturelle prend sa source dans le formidable élan
vitalité
artistes
dynamisme
créateur de ses artistes et artisans. Montréal salue leur talent, leur dynamisme et leur
artisans

volonté constante d'innover. www.ville.montreal.qc.ca/culture Ville de Montréal

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

THÉÂTRE

Un pari insensé

Le festival Coups de théâtre est devenu un événement majeur, tous types d'arts de la scène confondus

Il y a 13 ans, il fallait être un peu fou pour songer à mettre sur pied un festival consacré tout entier au théâtre jeunes publics. Aujourd'hui, après sept éditions des Coups de théâtre, des milliers de jeunes spectateurs et quelque cent productions plus tard, il faut se rendre compte que Rémi Boucher avait vu juste: son festival est devenu un événement incontournable.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

La toute récente édition des Coups de théâtre fut l'une des plus riches manifestations théâtrales jamais présentées ici. Outre *Le Malade imaginaire* de la compagnie Wederzijds d'Amsterdam, le *Lennie & George* du Teatre Møllen du Danemark, l'étrange *Personnages* de la compagnie de l'Oiseau-mouche, l'audacieux *La Belle et la Bête* du Puppentheater der Stadt Halle et le remarquable *Émile et Angèle* coproduit par la compagnie Françoise Pillet et le Théâtre Magasin auraient enrichi considérablement, à l'unité ou en bloc, la programmation de n'importe quelle compagnie de théâtre. Mais il faut se souvenir, en prenant un peu de recul, à quel point l'idée même d'un festival de théâtre consacré aux enfants était tout à fait farfelue au moment où elle a germé dans la tête de Rémi Boucher, le fondateur de l'événement...

À la fin des années 1980, le «théâtre jeunesse», comme on di-

sait, n'avait pas encore vraiment pris son essor ici. Il y avait bien des compagnies importantes en place: presque toutes celles qui alimentent aujourd'hui les scènes québécoises étaient déjà là, oui, puisqu'elles ont toutes fêté leur quart de siècle. Mais elles cherchaient encore pour la plupart à s'inscrire plus largement dans le paysage culturel. En d'autres mots: à se faire voir. Simplement...

Les
compagnies
québécoises
sont
devenues
des grandes
voyageuses
autant ici
qu'à
l'étranger

On avait bien commencé à se regrouper et à créer des lieux de diffusion: la Maison Théâtre à Montréal a pris forme en 1984 et Les Gros Becs en 1987, à Québec. Mais à l'époque, il n'y a pas encore vraiment de réseau de diffusion. Et, *grosso modo*, qu'on le veuille ou non, le théâtre pour les jeunes publics n'est alors perçu que comme une sorte de sympathique succursale du grand, du vrai théâtre pour les grands.

Il y a aussi que le répertoire était mince: même en fouillant, on trouve à peine un «classique» par compagnie. Pourtant, brusquement presque, les choses se met-

tent à changer rapidement: en l'espace d'à peine une dizaine d'années, les textes, les productions et les compagnies se multiplient de façon presque exponentielle, les circuits de diffusion se ramifient et le théâtre jeunes publics se diversifie et se fragmente tellement qu'il faut maintenant lui enlever des «s» partout quand on y fait simplement allusion!

L'explosion de créativité qui a marqué les années 1990 est la résultante d'une foule de facteurs, bien sûr. Tout à coup, les compagnies ayant survécu aux difficiles années 1980 se sont retrouvées devant un marché tout neuf et les maisons spécialisées dans la diffusion ont connu un essor fulgurant. Mais parmi les facteurs importants expliquant l'émergence et la force du théâtre jeunes publics ici et ailleurs, il faut souligner la création du festival Coups de théâtre par Rémi Boucher en 1990. Comme par hasard, Boucher dirigeait alors la Maison Théâtre. Il était donc bien posté pour sentir le vent tourner...

Double rayonnement

La création du festival allait en fait ouvrir la porte toute grande à ce qui se faisait ailleurs, stimuler le milieu et multiplier les approches. Tout ce qui s'est fait depuis dix ans ne découle pas directement de la création du festival, loin de là, mais la mouvance qui s'est mise en place depuis 1990 en est tributaire. On peut parler en fait d'un double rayonnement.

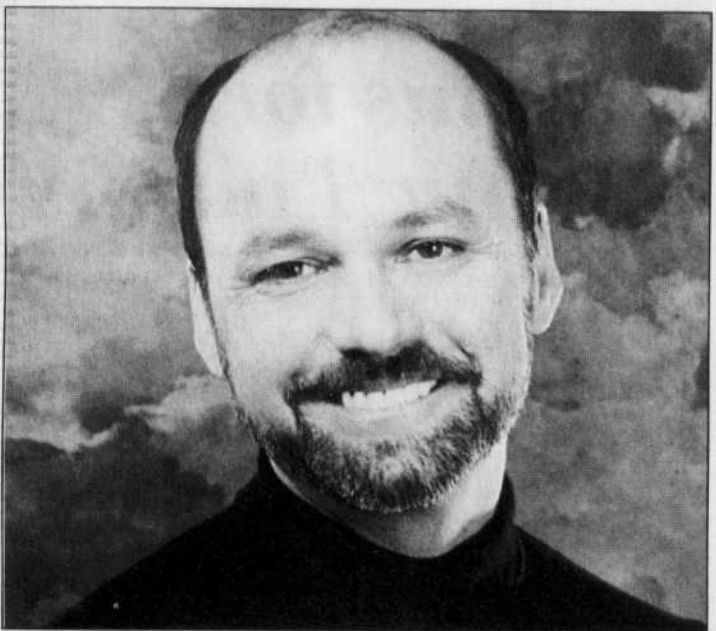
Dans une sorte de premier temps, on a d'abord constaté que les compagnies québécoises avaient un impact de plus en plus marqué sur la scène internationale. On ne compte plus, en fait, les compagnies d'ici qui étendent leurs tournées à l'Europe et même à l'Asie et à l'Amérique du Sud. Il serait d'ailleurs plus simple et beaucoup moins long d'établir la liste de celles qui ne le font pas... En participant à des festivals et/ou en signant des accords de diffusion et de création avec des compagnies européennes — surtout en France, en Belgique et en Italie —, les compagnies québécoises sont devenues des grandes voyageuses semant le virus du théâtre jeunes publics sur presque tous les continents. Ce qui, par la bande pourrait-on dire, leur permet aussi de sillonner le Québec tout entier avec des productions qu'elles n'ont plus de mal à rentabiliser. Et de toucher ainsi de plus en plus d'enfants.

Mais l'impact et le rayonnement des Coups de théâtre se fait aussi sentir dans l'autre sens: celui des compagnies qui viennent



SANNE PEPER FOTOGRAFIE

Le Malade imaginaire, de la compagnie Wederzijds d'Amsterdam, présenté lors de la dernière édition du festival Coups de théâtre.



JACQUES GRENIER DEVOIR

Rémi Boucher, directeur du festival Coups de théâtre.

présenter leur spectacle au festival et qui marquent profondément le milieu. Les meilleurs exemples en sont probablement *Mère et enfants* d'Alain Platel (Coups de théâtre, 1996), *Tempête* de la compagnie hollandaise Stella den Haag (Coups de théâtre, 1998) et *La Jeune fille, la maman et la poubelle* de la com-

pagne suédoise Unga Klara en 2000. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que la bouleversante version du *Malade imaginaire* du Néerlandais Ad de Bont, présentée lors de la dernière édition du festival en novembre 2002, soit en lice pour le Masque de la meilleure production étrangère.

Il y a aussi que Rémi Boucher a su rapidement intégrer la danse et la musique à son festival en faisant ainsi une fenêtre encore plus largement ouverte sur les arts de la scène. Cela aura déjà permis aux enfants d'aborder l'opéra contemporain (*Pacamambo-l'opéra*, de Chants libres, en 2002) et la musique actuelle (*20 Jacks 1/4*, en 2002) tout autant que la danse ou même l'installation (*Amour, délices et ogre*, du Théâtre des Confettis, en 2000). On est bien loin des sketches de *La Boîte à surprises*...

Depuis quelques années également, Coups de théâtre investit largement dans la coproduction de spectacles avec des organismes de diffusion comme le

Carrefour du théâtre international et Les Gros Becs à Québec, mais aussi avec des compagnies locales comme l'Arrière-scène, le Théâtre de Quartier, le Carrousel, le Théâtre de l'Œil et plusieurs autres. On a même pris la bonne habitude de faire venir ici des compagnies étrangères entre les éditions du festival (*Le Petit Chaperon rouge*, du Groupe 38 et *Petits Peuples du marais* du Théâtre de Galafronie, l'an dernier).

Dernier impact à souligner, l'édition 2002 des Coups de théâtre ouvrait encore plus son rayonnement du côté de la diffusion en créant un volet «spectacles en décentralisation». Certaines productions du festival ont ainsi pu circuler à Terrebonne, Belœil, Le Bic et Québec après leur passage sur les planches montréalaises. À la fin du festival, rappelons-le, Rémi Boucher avait souligné que ce n'était qu'un début.

Voilà comment on relève un pari insensé...

Votre talent est notre raison d'être depuis bientôt 40 ans.

La Place des Arts est fière d'applaudir les artistes d'ici.

Place des Arts
Québec

CINÉMA PARALLÈLE

3530 BOULEVARD SAINT-LAURENT | MONTRÉAL
parallèle@mx.com

..PASSIONNANT.
..DIFFÉRENT.
..DEPUIS 35 ANS.

GRAND PRIX 2001 DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

DANSE

Le corps mis en scène

Danse-Cité est devenue une plateforme pour la relève montréalaise

Depuis maintenant 20 ans, Danse-Cité est une compagnie itinérante qui occupe diverses scènes montréalaises. Elle vise maintenant à se produire aussi ailleurs. Pour un renouvellement de la danse québécoise.

FRÉDÉRIQUE DOYON

À peine terminées les célébrations entourant son 20^e anniversaire en 2001-2002, l'équipe de Danse-Cité apprend, en décembre dernier, que son organisme fait partie des sept finalistes du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal pour les quatre productions de l'année 2002. Trois mois plus tard, à la veille du dévoilement du lauréat, le fondateur et directeur artistique de Danse-Cité, Daniel Soulières, ne semble ni inquiet ni trop optimiste. Sa seule mise en nomination est une petite consécration qu'il savoure avec un mélange de légère surprise et d'assurance tranquille.

«Il y a si peu de prix en danse que ça surprend toujours un peu», relève-t-il avec un air de résignation tranquille. Mais plus tard dans l'entrevue, après avoir porté un regard sur le chemin parcouru par Danse-Cité, il corrigera le tir, voyant dans cette nomination la reconnaissance d'une certaine audace dont il se fait volontiers le défenseur. «Pour les gens qui osent prendre des risques, c'est une affirmation sociale et culturelle qui dit que ces productions valent la peine d'être vues», admet-il.

Espace de création

Daniel Soulières a surtout l'air serein de celui qui a toujours flairé l'air du temps, de manière instinctive, tout en répondant à ses aspirations profondes. Son objectif, quand il a fondé Danse-Cité en 1982, était d'assurer un espace de réelle création aux artistes, établis ou émergents, à l'écart de ce qu'offraient déjà les compagnies à répertoire. «Cela a toujours été important pour moi — et c'est ainsi que j'ai découvert la danse — d'aborder cet art par la louquette de la création et non par l'entretien d'un répertoire ou des visions purement techniques», raconte-t-il. Il y a beaucoup de danses où la technique n'est pas un outil mais devient une fin en soi. Et on assiste à des élans de cirque. C'est un côté de la danse qui ne m'a jamais attiré. J'ai découvert mon corps à travers la danse: le corps est un outil pour le créateur (comme la peinture ou les notes de musique) et j'ai trouvé cela fascinant depuis le début qu'on puisse utiliser le corps comme une matière à création. C'est ce qui m'a guidé pendant toutes ces années à Danse-Cité.»

Cette vision de la création s'est enracinée profondément dans la structure de Danse-Cité depuis 21 ans. Discrètement mais sûrement, la compagnie s'est taillée une place unique dans le paysage de la

danse montréalaise. Figure atypique, Danse-Cité se voue à la création et à la diffusion sans toutefois être rattachée à aucun théâtre. Locataire de l'Agora de la danse de 1991 à 2001, le temps de consolider son fonctionnement et son équipe, celle-ci a maintenant pignon sur la rue Jeanne-Mance, mais demeure itinérante quant à la diffusion des spectacles, choisissant ses salles au gré des projets qu'elle soutient.

Ce caractère itinérant lui permet d'évoluer au gré des avancées artistiques nouvelles, mais surtout au gré des besoins et aspirations des artistes qui demeurent au cœur de la démarche de Daniel Soulières. «La souplesse de la structure est une caractéristique très importante selon moi», explique-t-il. Tout ça pour amener les créateurs à se dépasser. L'an dernier par exemple, la thématique et l'intérêt de *Carole Courtois* n'étaient pas de faire un spectacle sur une scène mais dans un lieu spécifique, alors on a loué un lieu spécifique pour le temps de sa création.»

Pour la relève

Outre cette place centrale accordée au créateur, Danse-Cité se définit aussi comme une plateforme pour la relève montréalaise et un lieu pour explorer le mélange des genres artistiques. Ce profil remonte aux projets qui ont donné naissance à Danse-Cité, alors que Daniel Soulières gérait l'organisme Quidam (Quatuor d'improvisation en danse et en musique) ou encore la compagnie Qui Danse? de 1979 à 1982, qui, une fois élargie, est devenue Danse-Cité. Dès lors, les Événements de la pleine lune associent des chorégraphes-interprètes de la relève (à l'époque) telles Louise Bédard ou Ginette Laurin avec des musiciens-compositeurs comme René Lussier ou Jean Derome. «J'ai souvent tenté de mettre ensemble des genres qui se rencontraient pour la première fois, pour qu'il y ait un questionnement et une résultante», confie le directeur artistique. Il évoque alors la rencontre de 1999, effectivement intrigante, entre le metteur en scène Wajdi Mouawad, qui se disait lui-même, à l'époque, à mille lieues de savoir danser, et l'interprète Annik Hamel — le premier chorégraphe pour la seconde.

Pourtant, Daniel Soulières commence tout juste à s'intéresser au «multidisciplinaire» tel qu'on le connaît aujourd'hui. «Mes expériences de spectateur face au multidisciplinaire ne me stimulaient pas vraiment», avoue-t-il franchement. Il flairait un peu

l'imposture de cette forme d'art dont il reprochait «l'éparpillement, le manque d'approfondissement d'une idée, l'empiètement du multi sur la danse, sur l'œuvre chorégraphique». Jusqu'ici, le mariage des genres devait rester simple, épuré, pour ne pas devenir un fourre-tout. Ce qui ne l'a pas empêché d'oser. Cette année, fort du projet *Harwood*, qui intégrait vidéo, art visuel et improvisation dansée, et de l'installation audio et vidéographique d'Alain Francœur, il reconnaît que «tout cela s'intègre beaucoup mieux».

Formule intégrale

Depuis 1990, la programmation de Danse-Cité compte quatre productions qui suivent, de la manière la plus équilibrée possible, deux axes principaux. La Formule intégrale donne carte blanche à un chorégraphe et le Volet Interprètes est consacré à un danseur qui souhaite pousser plus loin son talent en choisissant les créateurs qui l'entoureront.

Si la Formule intégrale dérive en fait du Volet Chorégraphes institué en 1986, le Volet Interprètes constitue un tournant décisif dans l'existence de Danse-Cité. «Quand est apparue le Volet Interprètes, pour moi, cela a été un très bon coup», souligne Daniel Soulières. Dans un contexte où toute l'attention est portée sur les chorégraphes — un peu comme le cinéma est dominé par ses réalisateurs —, ce volet consacré au travail des interprètes fait figure d'innovation. Pour le directeur de Danse-Cité, l'attention portée uniquement sur les chorégraphes «n'aide pas la fréquentation des salles... parce qu'il faut s'intéresser plus à une démarche qu'à des humains qui dansent sur scène. C'est important que les chorégraphes continuent une démarche plus cérébrale, mais c'est intéressant, en contrepartie, de créer une culture d'interprètes aussi».

Mais la structure ouverte de Danse-Cité permet aussi d'introduire des projets spéciaux qui servent en quelque sorte de catalyseurs aux deux volets de la programmation. C'est dans ce contexte que Daniel Soulières évoque l'autre bon coup de l'histoire de Danse-Cité, le projet *Hautnah* (1999) du chorégraphe allemand Félix Ruckert, qui a rempli à tout point de vue la mission de la compagnie: nourrir la création, le créateur, le public et l'interprète. D'une part, le spectateur exploitait une avenue tout à fait inédite de la danse et du spectacle en s'isolant avec un danseur dans une petite alcôve, le temps d'une courte chorégraphie largement improvisée. D'autre part, le processus a bénéficié au chorégraphe, qui s'est fait connaître en Amérique du Nord, mais surtout, il a enrichi l'expérience des dan-



SOURCE DANSE-CITÉ

Varenka, Varenka! de Laurence Lemieux, présenté en janvier dernier, était coproduit par Danse-Cité.

seurs d'ici. «Cette œuvre-là existait pour dix chorégraphes européens, mais ça ne m'intéressait pas parce que je ne suis pas un diffuseur», précise Daniel Soulières. Moi, ce qui m'intéressait, c'est qu'il vienne transmettre son expérience et expertise à des interprètes québécois. Et il a accepté.»

L'aventure a non seulement modifié sa perception de la mise en espace scénique pour les spectacles ultérieurs, mais elle a aussi grandement contribué à l'écllosion artistique de jeunes danseurs et chorégraphes tels que Emmanuel Jouthé, largement influencé par Félix Ruckert avec qui il a poursuivi sa recherche chorégraphique, et Catherine Jodoin, partie travailler au sein de la compagnie allemande.

Expansion

Tout cela semble donc de bon augure pour l'avenir de Danse-Cité, qui souhaite désormais élargir la diffusion de ses projets à l'étranger. Mais avant tout, Daniel Soulières veut rallonger la période de diffusion de ses spectacles à trois semaines, voire un mois. Dès les débuts de Danse-Cité, il avait eu l'audace de programmer deux semaines de présentations, un geste jugé presque suicidaire à l'époque — et encore aujourd'hui —, mais qui s'est révélé vital pour la danse. «Déjà, en 1983, je me disais: artistiquement, deux semaines, c'est un minimum parce qu'à la deuxième semaine de diffusion, l'œuvre est plus assise, tout va plus loin, tout s'approfondit, tant

chorégraphiquement que pour les interprètes. J'y croyais pour faire du développement de public et pour que les œuvres aient une certaine durée de vie.»

C'est peut-être parce qu'il voit déjà loin devant lui que Daniel Soulières ne sourcille pas plus qu'il ne le faut quand on lui rappelle les 5000 dollars qui reviennent à sa compagnie, comme à tous les finalistes du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. «C'est sûr que c'est réinvesti en création. Ce sera peut-être sous forme d'ajout à la programmation (l'année prochaine étant bouclée depuis deux ans). Mais en même temps, on a tellement besoin d'argent en création... Je pense que ça va plutôt être réparti sur chacune des créations.»

La nature même du continent

DE Jean-François Caron MISE EN SCÈNE D'Antoine Laprise ASSISTÉ D'Annick Asselin

AVEC Normand Daneau | Patrice Robitaille | Louise Bombardier | Paul-Patrick Charbonneau | Eveline Gólinas | Luc Proulx | Martin Desgagné | Steve Pilarezik | Sébastien Delorme

LES CONCEPTEURS Jean Bard | Claude Accolas | Stéphanie Cloutier | Ludovic Bonnier

du 8 avril au 3 mai 2003

PRÉSENTÉE PAR BANQUE NATIONALE

UNE CRÉATION DU Théâtre Urbi et Orbi

DIRECTION Yvan Bienvenue, Sylvie Gagné

URBI ET ORBI

ET DU Théâtre d'Aujourd'hui

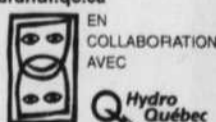
3900, rue Saint-Denis, Montréal

www.theatredaujourd'hui.qc.ca

DIRECTION René Richard Cyr

Jacques Yézina

Gilles Renaud



Cas public tient à remercier le Conseil des Arts de Montréal pour son soutien indéfectible! Héléne Blackburn

Des Coups de théâtre qui se déploient...

L'équipe du Festival Les Coups de théâtre remercie tous ses partenaires, ainsi que les représentants des médias et le public de lui avoir permis de vivre une édition 2002 remarquable.

15^e Congrès et festival mondial d'ASSITEJ International

Montréal se prépare à une grande célébration des arts jeune public: ASSITEJ International a confié au Festival Les Coups de Théâtre l'organisation, en 2005, de son 15^e Congrès et festival mondial des Théâtres pour l'enfance et la jeunesse qui a lieu tous les trois ans et qui rassemble des participants de 75 pays répartis sur les cinq continents. Une première en Amérique!

www.coupsdetheatre.com

www.assitejcanada.org

www.assitej.org

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

ARTS MÉDIATIQUES

Paysage en forme de notes

Elektra en est à son quatrième regard jeté sur l'évolution du médium

Si Montréal est «la Mecque de la musique électroacoustique en Amérique du Nord», cela est dû en grande partie aux initiatives que prend depuis 1978 l'Association pour la création et la recherche électroacoustiques au Québec. Et elles sont reconnues, si on se fie aux succès rencontrés avec la présentation d'un quatrième Elektra à l'automne dernier. Place au son.

RÉJEAN BEAUCAGE

C'est en 1978 qu'apparaît dans le paysage musical québécois l'Association pour la création et la recherche électroacoustiques au Québec (ACREQ). Fondé par Yves Daoust, Marcelle Deschênes, Michel Longtin, Philippe Ménard, Jean Sauvageau et Pierre Trochu, il s'agit du premier organisme au Canada dont le mandat est exclusivement voué à la diffusion de la musique électroacoustique, un genre qui est un croisement entre la musique concrète de Pierre Schaeffer, découverte en 1948, et la musique électronique développée à la même époque dans les studios allemands sous la houlette de Karlheinz Stockhausen.

En produisant des événements comme les Printemps électroacoustiques ou des séries de concerts comme les Clair de terre organisés par le compositeur Robert Normand au Planétarium de Montréal, l'ACREQ a grandement contribué au développement de cette branche très particulière de la musique contemporaine. Ainsi, en 1991, dans une entre-

vue que Yves Daoust, alors directeur de l'ACREQ, accordait à Martin Geoffroy pour le *McGill Daily* français, on présentait déjà Montréal comme «la Mecque de la musique électroacoustique en Amérique du Nord».

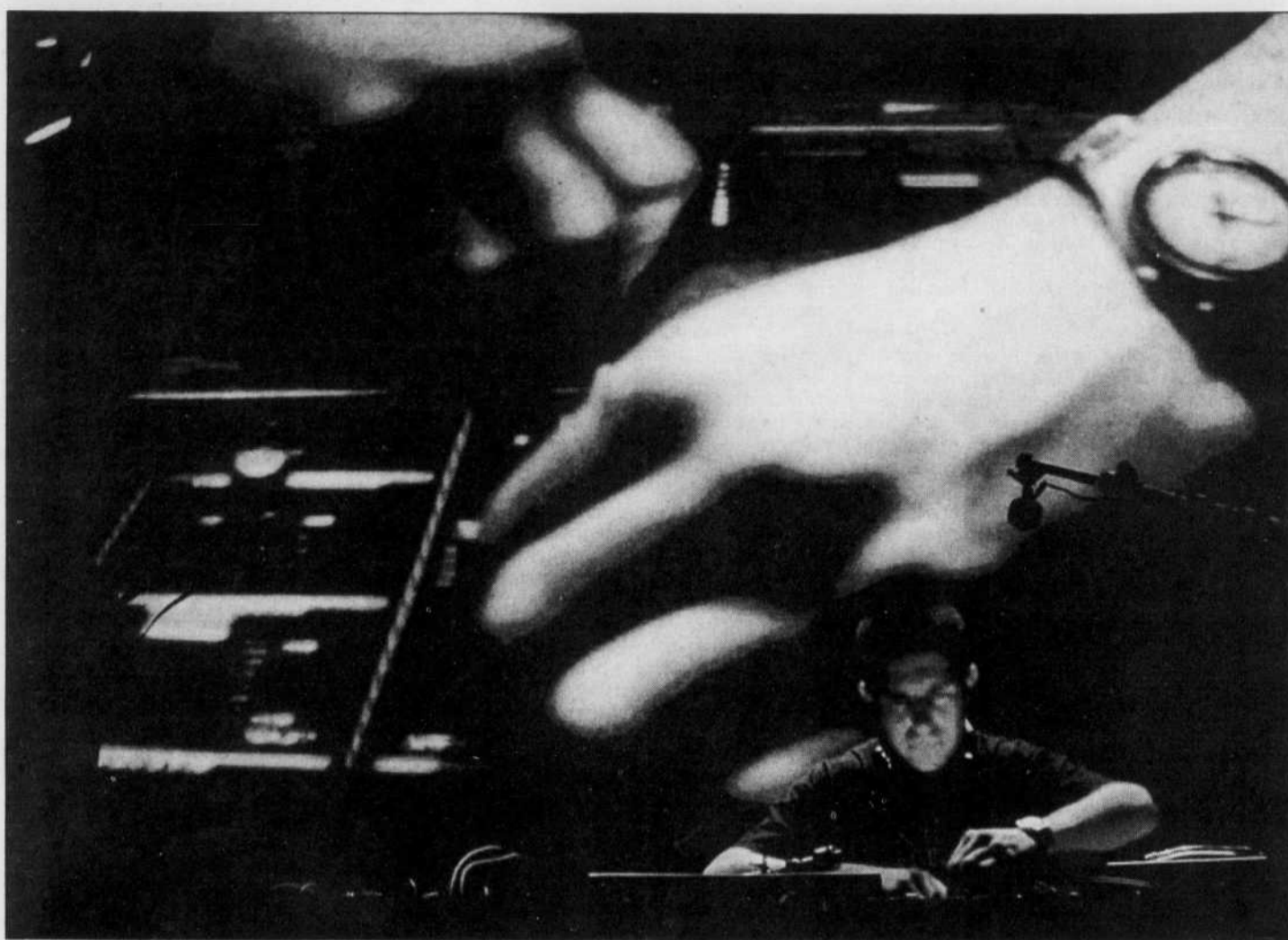
Concert-spectacle

Arrivé à la direction artistique de l'organisme en 1993, le compositeur Alain Thibault entendait souligner l'évolution rapide de la lutherie électronique et indiquait un désir de «ramener les humains sur scène». Il le faisait dès le mois d'octobre 1993 en présentant le «concert-spectacle» *The Dangerous Kitchen*, une rétrospective de la musique du compositeur américain Frank Zappa durant laquelle les pièces diffusées sur bande succédaient à

Décloisonner les différentes esthétiques présentes en musique et en arts électroniques

celles interprétées par des musiciens en chair et en os, bardés d'équipements électroniques sophistiqués. Au fil des saisons suivantes, la série de concerts *Hautes Tensions* a pavé la voie à Elektra, dont la première édition se tenait en 1999.

Elektra en était donc, du 7 au 16 novembre 2002, à sa quatrième édition, et poursuivait son



Elektra adopte une approche œcuménique et présente d'année en année une impressionnante variété de modes d'expression des nouvelles cultures électroniques.

mandat de décloisonner les différentes esthétiques présentes en musique et en arts électroniques afin de rejoindre les différents publics intéressés par les multiples pratiques artistiques qu'a engendré ces dernières années le développement exponentiel des équipements informatiques.

Se démarquant des autres festivals montréalais voués aux arts électroniques, qui privilégient chacun un créneau particulier, Elektra adopte une approche œcuménique et présente d'année en année une impressionnante variété de modes d'expression des nouvelles cultures électroniques. Les trois premières éditions ont permis au public de découvrir un grand nombre d'œuvres qu'il serait sans doute très difficile, voire impossible, de présenter dans un autre contexte. On pense au cirque électro-néoïste d'Istvan Kantor/Monty Cantins, aux différentes présentations multimédias du duo autrichien Granular Synthesis ou au support indéfectible que l'ACREQ offre depuis le début au développement de la vidéo-musique sur écran triple, un nouveau médium qui a vraiment acquis ses lettres de noblesse à travers les œuvres d'un Jean Piché, véritable chef de file, ou celles du duo PurForm (Alain Thibault et Yan Breuleux).

Musiques de recherche

La programmation de 2002 poursuivait sur la voie ouverte par les trois éditions précédentes et voyait sa proposition acceptée par un public grandissant (en augmentation de 33 % par rapport à l'édition 2001). S'étalant sur deux week-ends, Elektra s'ouvrait sur une soirée vidéomusique où les œuvres d'artistes confirmés (Jean Piché, Zack Settel) côtoyaient celles de jeunes créateurs (Krystell Burlin, David Fafard et le duo formé de Thien Vu Dang, alias VJ Pillow, et Mathieu Saint-Arnaud) et se poursuivait le lendemain avec un projet d'envergure présenté par l'électroacousticien Christian Calon. Précédé par la diffusion acousmatique de sa pièce *Time Well*, son *Projet Ulysse* réunissait sur scène les comédiens Gabriel Gascon et Elisabeth Lenormand ainsi que la chanteuse new-yorkaise Shelley Hirsch, en dialogue avec des voix diffusées sur bande et la musique concoctée par Calon, basée sur des échantillonnages du guitariste René Lussier et diffusée sur un orchestre de haut-parleurs.

Bref, une production à grand déploiement dans le monde financièrement contingente des musiques de recherche. Le lendemain, c'est le «super groupe»

Super_Collider qui prenait la scène d'assaut, pour le plus grand plaisir des amateurs de musique électronique «festive». Avec chanteur, batteur, bassiste, claviériste et manipulateur vidéo, le projet de Christian Vogel et Jamie Lidell cherche à rendre un peu plus vivantes les prestations de musique électronique, le public s'étant visiblement lassé des «concerts de laptop».

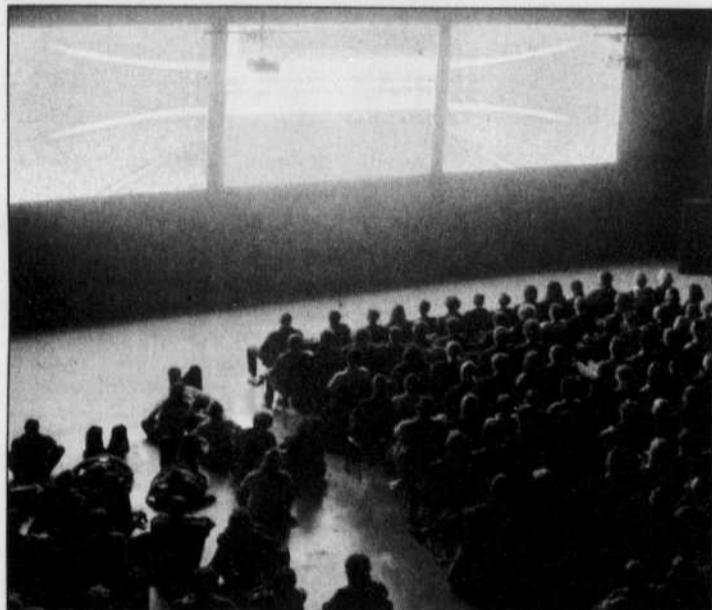
Remises en scène

Parmi les faits saillants du deuxième week-end, les Juke Bots du collectif allemand Robot Lab, des robots qui jouent les DJ d'usine, offraient au public l'occasion de réfléchir sur le processus créatif de nouvelles musiques et de constater qu'en matière de création, les machines sont plus efficaces quand elles sont entre bonnes mains, plutôt que laissées à elles-mêmes. Ce que démontra d'ailleurs avec brio le vrai DJ A-Trak devant un public médusé par le savoir-faire de ce Montréalais couronné plusieurs fois champion du monde des manipulateurs de vinyle. Plusieurs spectacles présentés durant ce second week-end comptaient un lien historique important. Ainsi, le directeur de l'étiquette américaine Asphodel, Naut Humon, présentait ses

étonnants projets de remixes bruitistes des œuvres de Iannis Xenakis (*Persepolis*, 1971) et Granular Synthesis (*Noise Gate*, 1998), le Torontois Gordon Monahan reprenait avec beaucoup de succès sa performance *Speaker Swinging* (1982) et Scanner (Robin Rimbaud) présentait un remix du film *Alphaville* (1965), de Jean-Luc Godard.

En conservant un lien avec des pratiques ou des œuvres dont l'intérêt historique est indéniable, Elektra permet un regard sur l'évolution du médium électroacoustique qui a même une fonction éducative auprès d'une partie du public, qui y accède par son versant le plus populaire.

La liste des artistes et projets présentés pour la cinquième édition montre que l'ACREQ poursuivra son mandat de présenter avec Elektra le plus vaste éventail possible de créations issues des cultures électroniques. On annonce le retour de Granular Synthesis avec l'installation *360* (en première nord-américaine), une performance audio/vidéo de Marie Chouinard et Louis Dufort (en création) et de nouvelles performances ou de nouvelles œuvres de Mitchell Akiyama, Francisco Lopez, Gordon Monahan, Ned Bouhalassa et Genesis P-Orridge. Mais ça, c'est le futur!



PETER DIMASKOS

FausTechnology, de PurForm, présenté lors du dernier festival Elektra.

200 artistes sur scène

Les Saisons

Yannick Nézet-Séguin, chef
Christina Tannous, soprano
Benjamin Butterfield, ténor
Gary Relyea, baryton-basse
Le Chœur de l'OM

Haydn

Basilique Notre-Dame
Dimanche 13 avril 2003 / 19 h 30
Conférence pré-concert à 18 h 30
514 842 2112
Réseau Admission 514 790 1245

BOMBARDIER
l'expérience extraordinaire

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

L'OPERA DE MONTREAL

BERNARD LABADIE directeur artistique

ÉVÉNEMENT SIGNATURE
Renée Fleming en concert
LE DIMANCHE 6 AVRIL 2003 À 16 H

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL dirigé par RICHARD BADO
BILLETTS À PARTIR DE 50 \$ DOM 514 985 7255 PUA 514 842 2112

Canada Trust, W, (IBSA), HONOR, JO, PS-Warburg, Hydro Québec, BDC

ARTS ET CULTURE
PRIX DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
CE CAHIER SPÉCIAL EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR
Responsable
NORMAND THÉRIAULT
ntheriault@ledevoir.ca
2050, rue de Bleury, 9^e étage,
Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333
redaction@ledevoir.com
FAIS CE QUE DOIS

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

CINÉMA

La longue bataille de la reconnaissance

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal travaillent déjà à la production d'une sixième édition

Le Québec a été longtemps reconnu comme un lieu privilégié du cinéma documentaire. Pourtant, année après année, les responsables des Rencontres internationales du documentaire de Montréal doivent mettre l'épaulé et la roue. L'enthousiasme conservé de Jean-Daniel Lafond et Marie-Anne Raullet.

ANDRÉ LAVOIE

Les documentaristes québécois savent ce qu'il en coûte d'efforts pour reconnaître la valeur de leurs projets et conquérir de modestes fenêtres de diffusion, sachant que la fin de la bataille n'est rien d'autre qu'une trêve avant de reprendre le combat de leur présence sur les écrans, grands et petits.

S'il en va ainsi pour de nombreux réalisateurs, comment un festival consacré entièrement au documentaire d'auteur d'ici et d'ailleurs pourrait-il échapper aux vicissitudes du genre qu'il cherche à mettre en valeur? Après une cinquième édition couronnée de succès, suivie par près de 5200 spectateurs, les responsables des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) admettent que ce rendez-vous annuel, toujours en novembre, nécessite une bonne dose d'enthousiasme pour compenser un financement fragile et inadéquat.

Cette précarité, le réalisateur Jean-Daniel Lafond, président de l'événement depuis ses débuts en 1998, et Marie-Anne Raullet, directrice après avoir été tout à tour programmatrice et membre du conseil d'administration, conservent l'espoir d'en parler bientôt comme d'un mauvais souvenir. La nomination des Rencontres pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal représente «à la fois une belle reconnaissance pour le travail accompli tout en soulignant, à titre d'événement émergent, qu'il reste un grand potentiel de développement à exploiter», souligne Marie-Anne Raullet.

Établir un discours

La tâche est donc loin d'être terminée car les objectifs fixés par les fondateurs et les responsables actuels des Rencontres relèvent tout autant du militantisme que du plai-

sir festif des échanges passionnés, des débats enflammés. L'événement se veut ainsi la matérialisation de certaines revendications des documentaristes, notamment au sein de l'Association des réalisateurs et des réalisatrices du Québec. «Les Rencontres font suite à un long combat mené dans l'ombre pour contrer une période de grisaille dans la production documentaire, se souvient Jean-Daniel Lafond. Cela a permis, entre autres choses, l'établissement d'un véritable dialogue, d'égal à égal, avec les institutions, et tout particulièrement les télédiffuseurs, alors que le documentaire se retrouvait souvent dans le fauteuil le moins confortable, celui placé dans l'antichambre des bailleurs de fonds...»

Le genre n'obtient pas nécessairement toute la considération à laquelle il serait en droit de s'attendre mais les Rencontres cherchent à raffermir sa position. Parmi les signes encourageants, Marie-Anne Raullet voit se profiler «un engagement pour le documentaire alors que se pointe une nouvelle génération de jeunes documentaristes. Ils connaissent souvent mal le genre mais manifestent un grand intérêt». Au fil de ses rencontres avec plusieurs étudiants, Jean-Daniel Lafond confirme cette curiosité tout en admettant certains préjugés tenaces: «Pour bien des jeunes, le documentaire, disons-le, est chiant, alors que d'autres préfèrent les faux documentaires». Mais qu'est-ce qu'un «faux documentaire»? Par définition, ils sont tous faux car le réel n'est pas donné, il est construit; ce qui s'exprime d'abord, c'est la vérité du cinéma. Le documentaire démonte le monde pour montrer comme il fonctionne. C'est l'art du faux, mais ça ne signifie pas que c'est l'art du mensonge.»

Rejoindre le public

Autant de précisions, de nuances qui sont matière à débats, et les Rencontres ne ratent pas une occasion d'offrir aux festivaliers



Jean-Daniel Lafond et Marie-Anne Raullet, président et directrice des Rencontres internationales du documentaire de Montréal.

des moments privilégiés pour discuter du passé glorieux et de l'avenir incertain du documentaire, à l'heure de la mondialisation et de l'omnipotence des télédiffuseurs. Pour le réalisateur de *La liberté en colère* et du *Temps des barbares*, les Rencontres devenaient justement nécessaires pour qu'enfin les cinéastes «reprennent contact avec le public» puisqu'il n'y a parfois rien de plus abstrait que des cotes d'écoute. Et de réfléchir aussi sur le filtre télévisuel, qui condamne souvent les œuvres à une durée de moins de 60 minutes, alors que les chaînes recherchent davantage des «sujets» que des œuvres.

Ce ne sont pas les seuls questionnements qui habitent les responsables de l'événement, désireux de partager leurs réflexions avec tous les intervenants du milieu, grâce entre autres à des études pilotées par Michel Houle et Kirwan Cox sur l'état de la production documentaire au Québec

et au Canada, dressant un portrait juste de la situation. Car derrière le foisonnement du documentaire québécois se cachent d'autres réalités, comme l'explosion du numérique et celle des canaux spécialisés, qui multiplient les possibilités de diffusion... tout en fractionnant les coûts. En résulte une production abondante, trop abondante peut-être.

Vigilance

Pour Jean-Daniel Lafond, les mutations technologiques sont aussi vieilles... que le documentaire: «On laisse croire qu'avec le numérique, les choses sont plus faciles à faire et donc, que ça prend moins d'argent. Beaucoup de gens tenaient le même discours à l'apparition des caméras légères 16 mm. Mais toutes ces «légèretés» dans le documentaire ne peuvent exister que si les réalisateurs possèdent à la fois une solide pensée et une solide formation. Une image vaut peut-être mille mots,

mais parfois, ce sont mille mots creux, et c'est bien dommage.» L'augmentation exponentielle des films soumis aux Rencontres, autant du Québec que de l'étranger, rassure les organisateurs sur la pertinence de ce forum, mais le jocalisme ne doit jamais céder le pas à la vigilance, à l'exigence.

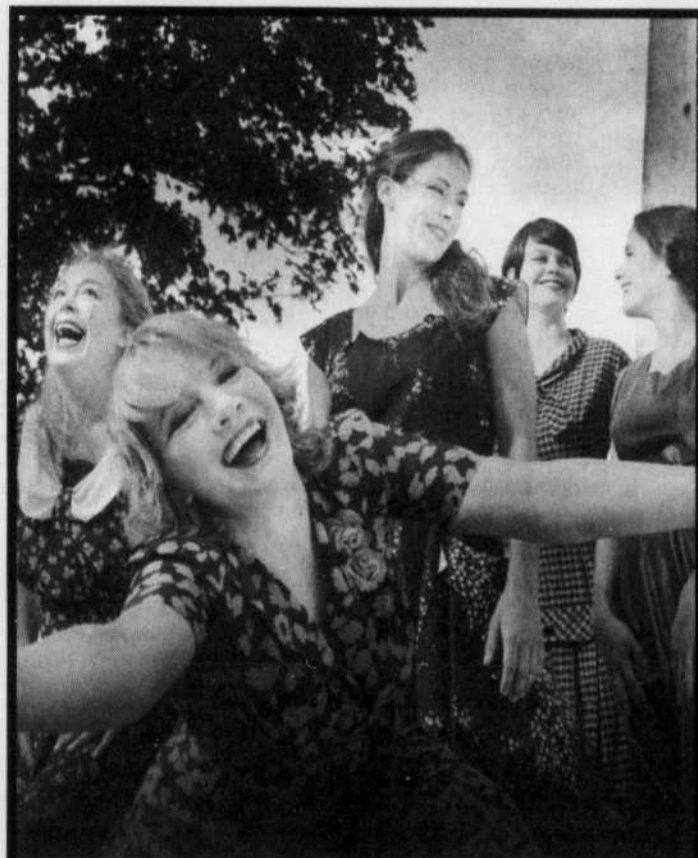
En proposant des films — près de 83 en 2002 — qui sont à la fois «la mauvaise conscience de leur temps, l'empêcheur de penser en rond et la mouche du coche», selon Lafond, l'événement voulait prouver que le documentaire n'avait pas dit son dernier mot, suscitant encore de la curiosité chez les spectateurs désireux de le voir aussi sur grand écran. Mais tout n'est pas gagné. «Pour un film de fiction, le parcours est clair et prévisible: salle,

télé, vidéo, précise Marie-Anne Raullet. Pour le documentaire, c'est plus complexe. Les télédiffuseurs les programment d'abord... et on ne les retrouve nulle part après. Beaucoup de documentaires sont également disponibles en deux versions (télé et long métrage), ce qui pose aussi des problèmes de diffusion.» Et des casse-têtes aux programmeurs des Rencontres qui doivent jongler entre une sélection internationale et les grilles de programmes des chaînes télévisées.

Tradition du documentaire

Ce ne sont que quelques-uns des soucis des organisateurs, qui doivent gérer ce trafic avec un minimum de moyens et un maximum d'imagination. Encouragée par les objectifs de la nouvelle Politique québécoise du cinéma «où l'on reconnaît le besoin d'investir dans le développement et la recherche pour les documentaristes», Marie-Anne Raullet souhaite que les Rencontres en profitent au passage. Car la tenue de l'événement «demeure un défi, une bataille. Il faut réussir à solidifier la base de l'organisme: pour maintenir la qualité des débats, diversifier les échanges et assurer un véritable rayonnement international. En fait, les Rencontres cherchent bien plus qu'à reconnaître l'héritage du Québec pour le documentaire: elles veulent le soutenir pour qu'il puisse continuer à s'épanouir.»

Pour Jean-Daniel Lafond, il faut que cesse l'épuisante «mendicité». «Depuis sa fondation, j'ai passé plus de temps à trouver de l'argent pour assurer la tenue de l'événement que j'en ai passé à en chercher pour faire des films. Les Rencontres ne participent pas seulement à la consolidation d'une culture cinématographique, mais aussi d'une véritable culture citoyenne.» Marie-Anne Raullet croit que le message de la reconnaissance a été entendu, à preuve cette nomination pour le Grand Prix du CAM, «mais l'équation entre cette reconnaissance et l'argent nécessaire pour être à la hauteur de la tâche reste à faire.»



UN THÉÂTRE OÙ LA MUSIQUE ET LA DANSE EXPRIMENT CE QUE LES MOTS SONT IMPUISSANTS À DIRE.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS

DANSER À LUGHNASA
de BRIAN FRIEL, traducteur de PAUL LEFEBVRE et de BEN BARNES
AVEC CATHERINE ALLARD + EUDORE BELZILE + MAXIME DENONNIE + LOUISE LAPRADE + FANNY MALLETTE + RENAUD PARADIS + DOMINIQUE QUESNEL + MARIE-EVE TREMBLAY
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE ELAINE NORMANDEAU DÉCOR ET ACCESSOIRES GUIDO TORDINO COSTUMES FRANÇOIS ST-AUBIN ÉCLAIRAGES ALAIN LORTIE CHORÉGRAPHIES DAVID BOLGER MAQUILLAGE FRANÇOIS CTR

À L'AFFICHE

www.tnm.qc.ca | RéSERVATIONS 514.866.8668

TARIF DERNIÈRE MINUTE : 22 \$
ACHAT 30 MINUTES AVANT LE LEVER DU RIDEAU

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

COMPLÈT les 29 mars et 5 avril 16h
SUPPLÉMENTAIRES les 8 et 9 avril 19h30

Une collaboration de
BANQUE NATIONALE

LA CRITIQUE EST UNANIME!
«...véritable petit bijou de cocasserie et de rebondissements.»
Eve Dumas - La Presse
«Drôle, désopilant même, et magistralement divertissant.»
Dominique Lachance - Le Journal de Montréal
«...formidablement mis en scène par Brigitte Haentjens.»
Robert Lévesque - Première Chaîne Radio-Canada
«...oublier les Feydeau que l'on a déjà vus, et déguster.»
Le Devoir - Solange Lévesque

DU 11 MARS AU 5 AVRIL 2003
GEORGES FEYDEAU
Farcus conjugales
Mise en scène Brigitte Haentjens
Avec Marc Béland, Anne-Marie Cadieux,
Marie-France Lambert, James Hyndman, Bernard Meney,
Jean Turcotte, François Trudel, Louise de Beaumont,
Brigitte Lafleur, Étienne Charron.
Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30
Réservations (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

LES NOCES DE TÔLE

UNE CRÉATION QUÉBÉCOISE DE CLAUDE MEUNIER
MISE EN SCÈNE DE DENIS BOUCHARD
PIERRETTE ROBITAILLE MARTIN DRAINVILLE
HÉLÈNE BOURGEOIS-LECLERC PASCALE DESROCHERS
LUC GUÉRIN DIANE LALLÉE MARC MESSIER
CONCEPTEURS PIERRE LABONTÉ SUZANNE HAREL LUC PRAIRIE MICHEL SMITH

DUCEPPE

www.duceppe.com
DÈS LE 16 AVRIL

Présentées en collaboration avec
BANQUE NATIONALE

CKAC 730 | Télé-Québec | La Presse | VIACOM | TVR

Théâtre Jean-Duceppe
Place des Arts
Billets en vente au
514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

DU 27 MAI
SUPPLÉMENTAIRES
AU 7 JUIN

25 ans d'innover d'émouvoir de divertir d'émerveiller

L'ÉQUIPE SPECTRA REGROUPE !
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL LE FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE LA GRANDE MASCARADE SOGESTAL TÉLÉVISION AMÉRIMAGE-SPECTRA
PRODUCTIONS BLEU BLANC ROUGE LES FILMS ZINGARO SPECTRA ANIMATION SPECTRA INTERNATIONAL DISTRIBUTION LE SPECTRUM DE MONTRÉAL LE MÉTROPOLIS LE THÉÂTRE OLYMPIA
LE THÉÂTRE OUTREMONT LE STUDIO MORIN-HEIGHTS L'AGENCE SPECTRA-SCÈNE LES PROMOTIONS AZUR LES PRODUCTIONS LIBRETTO SPECTRA MARKETING
www.equipespectra.ca

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •

ARTS VISUELS

À la rencontre de l'art et du patrimoine

Quartier Éphémère ouvrira la nouvelle fonderie Darling en janvier 2004

Ils seront au nombre de 17 ces ateliers d'artistes, quand la fonderie Darling, rénoverée, ouvrira ses portes au début de l'année prochaine. Afin de minimiser les coûts d'opération, la formule coopérative sera retenue pour le fonctionnement de la nouvelle aile. Caroline Andrieux dit toutefois devoir attendre trois ans avant de voir l'organisme atteindre son rythme de croisière.

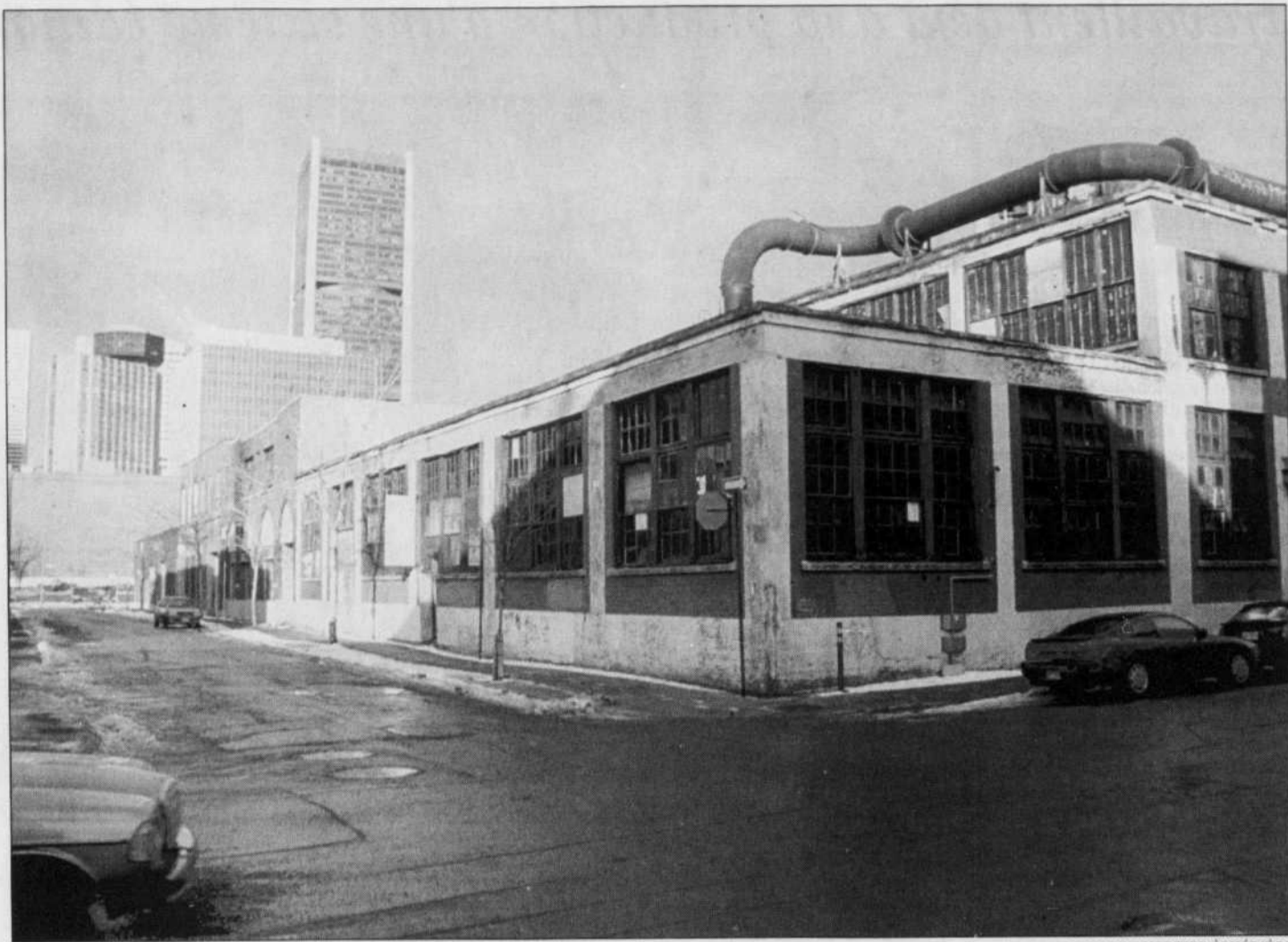
BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Il y a quelques semaines, le petit organisme voué à la diffusion et à la création en arts visuels, Quartier Éphémère (QE), a reçu une excellente nouvelle. Le ministère de la Culture et des Communications du Québec lui octroyait une substantielle bourse. Le but? Terminer les rénovations de l'ancienne fonderie Darling, dans le Faubourg des Récollets, à Montréal, pour la transformer en ateliers pour les artistes. Ainsi, Quartier Éphémère pourra mieux remplir sa mission de défendre les arts contemporains, en plus de se soucier de l'avenir du patrimoine architectural.

La deuxième phase de restauration de la fonderie Darling pouvait alors commencer. La ministre Diane Lemieux a en effet annoncé début mars une aide financière à QE pour l'aménagement de 17 ateliers d'artistes. Les artistes pourront ainsi revenir dans le Faubourg des Récollets, après en avoir été délogés par la Cité du multimédia.

Lieu de rendez-vous

Rouverte en grande pompe l'été dernier, la fonderie Darling est devenue un important centre de diffusion à Montréal. Michel Lemieux et Victor Pilon y ont



Rouverte en grande pompe l'été dernier, la fonderie Darling est devenue un important centre de diffusion à Montréal.

SOURCE QUARTIER ÉPHEMÈRE

présenté leur dernier spectacle, la Biennale de Montréal y a tenu ses quartiers généraux lors de sa dernière édition, un projet de film, *Wicker Park*, vient tout juste d'y tourner quelques images, et le lieu gère la diffusion de ses propres expositions. Des prochaines collaborations avec le Festival de théâtre des Amériques, le Mois de la photo à Montréal et le Festival international de nouvelle danse sont en

chantier. Dans le passé, QE a organisé des événements comme *Panique au Faubourg*, en 1997, qui avait connu un bon succès auprès du public et chez la critique.

Ses activités pourront désormais se diversifier du côté de la création. Outre les ateliers individuels, un espace pour travailler le bois et le métal, puis un dernier atelier pour des outillages divers. Deux résidences pour artistes étrangers sont aussi prévues.

Du neuf pour janvier 2004

Des invitations sont à l'aube d'être lancées pour la rénovation de l'entrepôt. Six ou sept jeunes architectes auront la chance de se faire la main sur cet ancien entrepôt bâti en 1880, soit 30 ans avant la fonderie. Les espaces devraient être prêts pour l'habitation en janvier 2004. «On en est à recevoir des propositions d'architectes. On a Clément Demers, le directeur du Quartier international, qui est sur notre conseil d'administration. Il a l'habitude des grands projets. Il connaît beaucoup d'architectes. Des gens du Centre canadien d'architecture nous ont aussi suggéré quelques noms.» Ça fait trois ans que QE rêve de ces ateliers.

Il y aura une dizaine d'ateliers permanents, gérés par des baux de deux ans renouvelables une fois, pour une seule année. «Il faut assurer un certain confort aux artistes. On ne peut les chasser au bout d'un an.» QE souhaite se doter de résidences où les périodes de séjour pourront s'allonger sur environ six mois. D'autres organismes pourront aussi faire halte dans les lieux.

Afin de minimiser les coûts

d'opération, la formule coopérative sera retenue pour le fonctionnement de la nouvelle aile. «Les résidents seront tous responsables d'un même bâtiment, et on partagera les frais.» Aussi, des conventions seront idéalement signées avec des gouvernements étrangers pour offrir des résidences internationales. Selon Mme Andrieux, le British Council serait déjà intéressé à contribuer à des résidences de trois mois. D'autres ententes pourraient intervenir avec La Bavière. Des échanges entre les pays sont donc à prévoir.

Les deux édifices habités par Quartier Éphémère demeurent la propriété de la Société de développement de Montréal (SDM). L'organisme a alloué un bail emphytéotique de 20 ans à QE. Les coûts d'opération resteront modiques. Ces ateliers, tout comme les locations de la grande salle de l'autre aile, permettront à QE de toucher des revenus autonomes, une rentrée d'argent régulière qui pourra pallier aux fluctuations de revenus inhérentes au système de subventions au fonctionnement actuellement en place. «Il y a des problèmes de maintien et de survie. On ne sait jamais trop combien on va avoir. On veut avoir un lieu qui permet 50 % d'autonomie.»

Autosuffisance budgétaire

Caroline Andrieux considère que QE n'a pas, «de loin», atteint son rythme de croisière. Les coûts d'opération sont tout de

même importants, ce qui fait que les factures arrivent rapidement. «On en est à s'approprier, comme organisme. On apprend comment ça fonctionne. C'est une première année. On atteindra notre rythme de croisière dans trois ans, je crois.» Andrieux soutient que les subventions généreuses que son organisme a reçues dans l'immobilisation lui permettront d'atteindre graduellement ses objectifs d'autosuffisance budgétaire. «Les locations qu'on fait nous permettent de financer notre fonctionnement.»

QE, en tant que diffuseur, était un peu en dormance. Janvier et février sont annuellement des mois de fermeture. On s'apprête toutefois à entreprendre une grosse saison. Une exposition des sœurs Couture, de Québec, est à venir, de même qu'une collaboration avec David Liss,

actuel directeur du Museum of Contemporary Canadian Art de Toronto, anciennement directeur de la galerie du Centre Saydie-Bronfman. Ce dernier entend présenter des artistes de la vidéo. On prévoit aussi présenter une exposition du collectif français *Buy-Sell* et des collaborations avec la galerie Clark et Le Lieu, à Québec.

Andrieux a confiance, malgré le fait que les sous pour le fonctionnement ne sont pas des plus abondants. Et la nomination de l'organisme à titre de représentant des arts visuels dans le concours des prix du Conseil des arts de Montréal confirme que des pas importants ont été effectués.

LITTÉRATURE

Une bande des quatre éclectique

La revue *Mœbius* poursuit depuis un quart de siècle son aventure éditoriale

Depuis un siècle et demi, la bande de *Mœbius*, découverte par le mathématicien du même nom, a inspiré magiciens et artistes — on n'a qu'à penser aux étranges dessins d'Escher. Mais qui aurait pu prédire qu'en 1977, grâce à une autre bande, celle de trois joyeux rêveurs, *Mœbius* deviendrait une revue littéraire québécoise? Portrait d'une aventure qui se poursuit depuis 25 ans.

ROBERT CHARTRAND

En cette fin des années 1970 s'estompe la vogue des utopies contre-culturelles et de l'anarchisme libertaire, brillamment véhiculée par la revue *Mainmise*, notamment. Pour ses partisans, il faut passer à autre chose sans pour autant tout renier de cette belle folie. À l'époque, Pierre Desruisseaux était aux Éditions de l'Aurore; il écrivait de la poésie et des ouvrages d'ethnologie vulgarisée: *Croyances et pratiques populaires au Canada français* ou le délicieux *Le Petit Almanach illustré de l'habitant québécois*; Guy Melançon et Raymond Martin, eux, étaient acoquinés avec O-Ptit-Zoizo, ce haut lieu du tout-naturel et du macrobiotique où tournait une petite imprimerie, L'Emmanuscrit, pour assurer les lendemains. Melançon était imprimeur et typographe; Martin, artiste-peintre. Or, ces deux-là et Desruisseaux étaient des amoureux fervents de la poésie. Ils décident alors de fonder leur propre maison d'édition. Et comme ils sont trois — avant de devenir quatre, comme les mousquetaires —, la maison s'appellera Triptyque.

«Ça été dès le départ une affaire d'amitié et de convergences de vues entre nous», précise Raymond Martin, qui y est toujours. Pas de livres, au début. Nous publions la seule revue *Mœbius*, où nous voulions donner une voix à des poètes qui se trouvaient marginalisés du fait qu'ils n'étaient pas dans la mouvance formaliste qui était en pleine ascension», c'est-à-dire la poésie que diffusait La Barre du jour et Les Herbes rouges.

La maturité

En 1980, Robert Giroux, un universitaire, se joint au groupe. Il remplace en quelque sorte Pierre Desruisseaux. Giroux propose alors d'ouvrir les pages de *Mœbius* aux récits et aux essais sans pour autant délaisser la poésie. Puis, leur vient l'idée de centrer chaque numéro sur un thème bien identifié. «Nous voulions par là rendre la revue plus attrayante pour un plus grand nombre de lecteurs. Et puis, réalisme oblige, nous avons ramené le tirage de 1000 à 700 exemplaires...»

VOIR PAGE G 9: MŒBIUS

THÉÂTRE

BUREAUX

Venez voir le spectacle!

NOUVEAU!

Théâtre
Expérimental

Auteur, metteur en scène et comédien
Alexis Martin

Julie Le Breton

Guyline Tremblay

François Papineau

Jacques L'Heureux

Stéphane Brulotte

Miro

Fait au Canada

Description	N° de réf.
Scénographie	Stéphane Longpré
Costumes	Catherine Gauthier
Éclairages et direction technique	Stéphane Jolicoeur
Musique	Michel Smith
Assistance à la mise en scène	Isabelle Gingras
Régie	Colette Drouin

Du 25 mars au 26 avril 2003
DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

À ESPACE LIBRE 1945 FULLUM MÉTRO FRONTENAC
ENTRÉE 18\$
RÉSERVATIONS 521-4191
espace libre

Prix réduit! 18\$!!!

OFFRE SPÉCIALE!
Obtenez un billet pour la pièce *Bureaux* et un souper à L'Armoricain pour seulement **40\$** TAXES INCLUSES

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
www.nte.qc.ca
theatre@nte.qc.ca

NTE expérimental

LE DEVOIR

RESTAURANT L'Armoricain

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

L'OSM

vous emporte

Abonnez-vous à la saison 2003-2004 de l'OSM dès maintenant!

Ne manquez pas:

le Festival Tchaïkovski,
Yo-Yo Ma,
Louis Lortie,
Frederica von Stade,
Dmitri Hvorostovsky,
Joshua Bell,
Lara Fabian
et bien plus encore.

Réservation et service-conseil:
514.842.9951

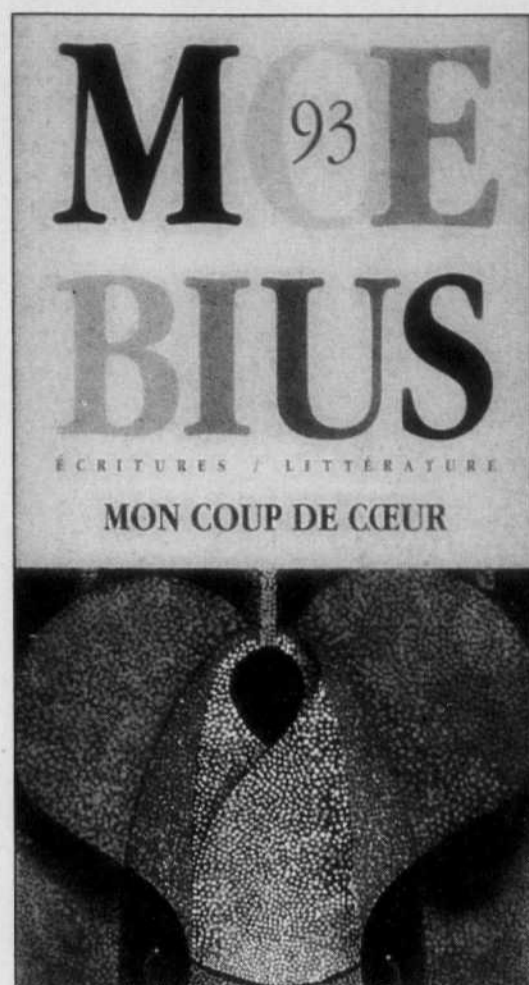
présenté par:

Hydro Québec

Place des Arts Québec

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

• PRIX DU CONSEIL DES ARTS •



MŒBIUS

SUITE DE LA PAGE G 8

Un coup d'œil aux thèmes retenus au fil des années révèle le parti-pris d'éclectisme de la nouvelle bande des quatre: il y eut l'inceste, le sacré, la censure, mais aussi l'humour, le sport, le dimanche, ou... le chagrin d'amour! Le rythme de parution, lui, n'a pas varié: quatre numéros par année, dont le dernier, depuis 1999, est sans thème. Il porte le sous-titre de «QV»: on y réunit la cuvée des meilleurs textes reçus pendant l'année et qui ne sont liés à aucun thème précis.

«Mœbius est une "petite" revue littéraire, mais qui a plus d'échos qu'on ne le croirait, selon Raymond Martin. Ça peut paraître étrange, mais nous recevons beaucoup de commentaires et on nous propose bien plus de textes que nous ne pouvons en publier: un bonne soixantaine, en moyenne, pour chaque numéro, alors qu'il est impossible d'en retenir plus de 15.»

Les thèmes, à traiter selon la plume de chacun, sont annoncés longtemps à l'avance. L'équipe de rédaction sollicite d'abord des auteurs. A eux de jouer, selon un des dictons de la maison. Et puis d'autres se pointent, inattendus mais intéressants. «Nous aimons faire voisiner des auteurs de tous âges, dont certains ont déjà une œuvre derrière eux alors que d'autres sont des débutants. Mœbius se veut à la fois un creuset et un tremplin: la revue nous permet à l'occasion de découvrir des auteurs qui pourront éventuellement être publiés en livres sous l'étiquette Triptyque. C'est aussi ça, le rôle d'une revue.»

Coup d'œil dans le rétroviseur

Parmi les auteurs en herbe qui se sont pointés chez Mœbius, Raymond Martin se dit particulièrement fier de deux «découvertes»: Pierre Manseau, pour le roman et Marc Vaillancourt, pour la poésie. Et puis, Mœbius peut se vanter d'avoir publié des coups d'envoi d'écrivains connus: Hélène Monette, Gaëtan Brûlotte, Josée Yvon ou Suzanne Jacob et un Pierre Yergeau.

L'histoire de la revue Mœbius est modeste, et pourtant fertile en rebondissements: dans le numéro 17, qui portait sur les pamphlets, on aura pu lire un article vitriolique de Robert Yergeau sur la critique de la poésie dans Le Devoir. Et puis, des curiosités, comme cette entrevue un peu garrochée, dans le numéro 46, avec Jean-Paul Sartre qui commente la situation politique au Québec. Garrochée et tardive: le célèbre philosophe était mort depuis 11 ans!

Est-ce un hasard? Deux numéros consécutifs, parus en 1997, avaient pour thèmes «La critique» puis «Le silence». Raymond Martin reconnaît sans

amertume que les médias écrits ou électroniques font peu écho aux revues littéraires: «Elles ont toujours été les parents pauvres, c'est comme ça. Mais je constate qu'on en parle un peu plus qu'avant, sans doute à cause des efforts promotionnels de la SODEP.»

Et pour la suite des événements...

Ce silence relatif des médias n'empêche pas Mœbius de poursuivre crânement son chemin. Depuis 1999, la revue a son prix annuel, celui «de la bande à Mœbius», attribué au texte estimé le meilleur parmi ceux qui ont paru dans ses pages.

Et Raymond Martin, lui, s'occupe de la publicité de même que des maquettes de couvertures — livres de Triptyque et numéros de Mœbius confondus — de façon heureusement moins artisanale qu'au début, époque héroïque où la patience et le savoir-faire étaient rois.

Mœbius n'est pas unique, mais elle occupe un créneau qui est somme toute assez peu fréquenté. Dixit Raymond Martin: «Il y a la revue Liberté, qui s'est mise depuis peu à la poésie.» Et on peut penser aux Saisons littéraires, ces numéros joulous publiés par Guérin.

Quoi qu'il en soit, Mœbius, jumelée à la maison d'édition Triptyque, maintient le cap. La revue a son site Internet (www.generation.net/tripty/moebius.html), qui présente son orientation et donne un aperçu des numéros à venir. Soyez prévenus, cependant: le signe de l'apostrophe devient ici «’», ce qui rend la lecture laborieuse. On y présente le nouveau numéro, prometteur, sur la correspondance littéraire, avec des plumes reconnues comme celles de Jean-Pierre Girard, de José Acquelin, d'Elisabeth Vonarbug, ou de Michael Delisle.

Et comme l'avenir se prépare maintenant, on annonce, pour le début de l'an prochain, un numéro sur le thème de l'exil: or le numéro 29, paru il y a 20 ans, était précisément consacré à ce même thème. Serait-ce que la bande mœbienne ait rejoint les amateurs de la revue? C'est à suivre...

Entrevue avec Maurice Forget

Pour l'indépendance de l'organisme

Les besoins du Conseil des arts de Montréal sont évalués à seize millions de dollars

Après des mois, voire des années de tractations, le 20 décembre 2000, l'Assemblée nationale du Québec adoptait le projet de loi 170 menant à la création de la toute nouvelle ville de Montréal. Dans la foulée, le Conseil des arts de Montréal, comme une pléiade d'autres d'organismes, a vu sa réalité légèrement transformée. Pour le président du Conseil, Maurice Forget, l'essentiel demeure toutefois, soit le mandat de soutenir la création artistique, avec argent et autonomie à l'appui.

GUYLAINE BOUCHER

Depuis sa création en 1956, le Conseil des arts de Montréal a connu de multiples administrations municipales. Soutenu, mais aussi parfois remis en cause, il a tout de même su demeurer à flots et asseoir peu à peu, mais de manière définitive, sa présence au sein du milieu culturel montréalais. En 2002 seulement, 230 organismes culturels du territoire ont bénéficié d'une subvention de sa part et environ 80 autres espéraient pouvoir en faire autant. Une réalité qui demeure, nouvelle ville ou non, aime d'ailleurs à préciser le président de l'organisme. «Du point de vue de la clientèle, la création de la nouvelle ville ne change rien. Nous étions déjà en rapport avec l'ensemble des maisons de la culture de l'île. Leurs programmes ou leurs expositions n'ont pas changé et nos liens avec eux non plus. Ce qui change, par contre, c'est la dynamique politique avec laquelle le Conseil doit jongler. Autrefois notre interlocuteur était la Communauté urbaine de Montréal (CUM), aujourd'hui nous devons répondre de nos actions devant le conseil municipal et nous avons un seul interlocuteur pour toute la ville, en la personne de Mme Fotopoulos.»

Dans la foulée du Sommet

En fait, même s'il ne l'avoue qu'à mots couverts, Maurice Forget est plutôt heureux de la tournure des événements. C'est que jamais auparavant la culture n'est apparue comme une telle priorité pour la ville. Les engagements du Sommet de Montréal quant à la volonté de faire de Montréal une métropole culturelle en témoignent d'ailleurs éloquemment. «La nouvelle ville amène avec elle une poignée de gens et de politiciens nouveaux auprès desquels il faut nous faire connaître et reconnaître. Ce n'est pas nécessairement facile, mais en même temps, les priorités établies dans le cadre du Sommet de Montréal laissent une grande place à la culture. La volonté de la nouvelle administration de faire du Conseil des arts le point central d'une éventuelle politique culturelle est d'ailleurs en ce sens une excellente nouvelle.»

Plus encore, la réorganisation municipale a aussi permis à l'organisme d'avoir accès à de nouveaux fonds. «Depuis toujours le principal défi du Conseil était de fonctionner dans un contexte de sous-financement chronique. Subventionné à 55 % par la ville de Montréal et à 45 % par les municipa-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le président du Conseil des arts de Montréal, Maurice Forget, en compagnie de Véronique Lacroix, directrice de l'Ensemble contemporain de Montréal, et d'Helen Fotopoulos, responsable du dossier culturel au Conseil exécutif de la Ville de Montréal.

lités de banlieue, il fallait constamment faire des représentations pour convaincre les uns et les autres de l'importance de notre intervention. L'unicité des interlocuteurs permise par la nouvelle ville a permis de délier les cordons de la bourse. Maintenant, tout le monde regarde dans la même direction.»

Résultat? Un ajout de 350 000 \$ au budget global de l'organisme. Bonne nouvelle s'il en est, cette bonification demeure toutefois insuffisante, de l'avis du président du Conseil. «Les 350 000 \$ obtenus représentent seulement 20 % de ce qui nous avait été promis dans le cadre du Sommet de Montréal. Nous parlions alors d'un budget total de 10 millions de dollars. Actuellement nous atteignons à peine les 9,05 millions. C'est bien peu, compte tenu du fait que nos besoins réels sont estimés à 16 millions de dollars.»

Quête d'indépendance

Derrière les colonnes de chiffres et les prévisions budgétaires se profile par ailleurs un tout autre débat: celui d'accorder au Conseil un statut d'organisme indépendant. Un débat qui ne date pas d'hier. De fait, en 47 ans d'existence, le Conseil n'a jamais pu être reconnu comme une entité indépendante de la ville au plan juridique et ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. «Depuis bien longtemps, notre souhait le plus ardent est d'être reconnu comme une personne morale, comme une entité entièrement indépendante de la ville — au niveau juridique à tout le moins. La première version du projet de loi 170 prévoyait que ça se fasse. Finalement, tout cela a disparu dans la loi telle qu'elle a été adoptée. Si bien que nous ne sommes toujours pas juridiquement autonome de la ville et que cela a de nombreux impacts sur notre fonctionnement.»

C'est en matière de financement que les effets négatifs se font le plus sentir. De fait, sans un statut autonome, le Conseil ne peut en aucun cas procéder à des levées de fonds comme celles menées par d'autres organismes de

même nature. De l'avis du président, l'impossibilité pour le Conseil de recevoir des legs charitables, par exemple, l'a privé d'importantes sources de revenus à travers les ans. Autant d'argent que l'administration municipale n'aurait plus à déboursier advenant un changement de statut.

Parce que le statut actuel du Conseil est enclavé dans la loi, aucun changement n'est réellement envisageable sans que certaines modifications législatives soient accomplies. Rien de tout cela n'est actuellement en chantier. La reconnaissance obtenue dans le cadre du Sommet de Montréal redonne par contre espoir à l'organisme. «Les résolutions du Sommet ont promis une augmentation du financement et de l'autonomie du Conseil. Vouloir accroître l'autonomie, c'est plus ou moins reconnaître qu'un Conseil indépendant juridiquement serait plus per-

formant. La ville de Toronto, la province de Québec et le Canada ont tous un conseil des arts indépendant qu'ils subventionnent. C'est faisable et même très important.»

En fait, de l'avis de Maurice Forget, l'attribution d'un nouveau statut permettrait aussi de confirmer la distance entre le politique et le culturel. «Les subventions attribuées par le Conseil l'ont toujours été en fonction de critères culturels et non politiques. D'ailleurs, bien que nous relevions directement du conseil de ville depuis la fusion, jamais on a tenté d'intervenir dans notre fonctionnement. Ce qui est certain, par contre, c'est que tant et aussi longtemps que notre statut d'organisme autonome ne sera pas confirmé, nous demeurerons une poche du grand manteau municipal. L'indépendance mettrait une distance définitive entre le politique et le culturel. Ce serait un plus pour tout le monde.»

A L'AFFICHE MAINTENANT
11 SOIRS SEULEMENT
nombre de PLACES limité

LA BIBLIOTHÈQUE

OU
NA MORT ÉTAIT
NON ENFANT

L'Usine C présente la nouvelle création de
GILLES MAHEU / CARBONE 14

équipe de création CLAUDE LAMOTHE, MICHEL GOULET, AXEL MORGENTHAUEN
LOUIS HUDON, NANCY TOBIN, FLORENCE CORNET, VÉRONIQUE DENIS
avec JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, BRAD DEYER, N'TIA GAGNÉ, CLAUDE LAMOTHE
PHÉNIX LIN, GEORGES MOLNAR, GINETTE MORIN, CHLÉ SIVARD ET YVES SIVARD

DU 26 MARS AU 12 AVRIL

USINE C
521.4493 790.1245 www.usine-c.com

City
Métropolitain

335, BOUL. DE MAISONNEUVE EST
MONTREAL (QUEBEC) CANADA H2X 1K1
TEL: 514 842 9763 TÉLÉC: 514 842 1816
WWW.CINEMATHEQUE.QC.CA

CINEMATHEQUE QUÉBÉCOISE

40 ANS D'IMAGES

Héritier d'une riche tradition de reconnaissance artistique, le Conseil des arts de Montréal a un an

VIDÉOGRAPHE LUI SOUHAITE LONGUE VIE

Félicitations aux 7 organismes finalistes mis en nomination et bravo à l'Ensemble contemporain de Montréal, lauréat du Grand Prix 2002 du Conseil des arts de Montréal

La culture...
beaucoup,
passionnément,
à la folie!

CIRQUE DU SOLEIL.

